

UNE FIN DE SIÈCLE À PARIS

1) Contexte général : 1889

Les villes européennes parviennent encore, à l'aube du XXème siècle, à damer le pion à leurs consœurs américaines. Londres est le temple de la finance mondiale, Berlin se pare de ses atouts scientifiques, Paris la prestigieuse est le centre des rencontres internationales. Ses 2500000 habitants la consacrent dauphine de la métropole londonienne en Europe, en y ajoutant les 80000 banlieusards promis à un futur fourmillement.

La ville devient impersonnelle ; la fourmilière humaine s'enrichit d'un quart de millions de véhicules mêlant chaotiquement bicyclettes, fiacres, neuves automobiles, voitures à bras... Les omnibus concurrencent les carrosses et épouvantent les piétons. On songe à ressortir les vieux projets de chemins de fer souterrains. La physionomie de la capitale a changé : les travaux réalisés sous Haussmann ont ouvert de larges passages dans ce qui n'était que ruelles et venelles médiévales, de véritables boulevards du crime insalubres. Cette volonté princière de Napoléon III permettra, dit-on, d'éviter les dangers hygiéniques et sociaux en minimisant le risque de barricades, de guérilla urbaine. On crée un poumon vert avec le bois de Boulogne ; on tente d'harmoniser les logements ouvriers sur le modèle de la Cité Napoléon.

Paris respire, Paris entre dans un âge de maturité à coup de grands travaux. Son réseau s'équilibre entre l'est et l'ouest, le nord et le sud. Les énergies confuses d'hier deviennent synergie. Pourtant Paris étouffe encore, sous la pression anarchique de l'habitat qui s'opère dans ses banlieues. Elle a phagocyté 7 nouveaux arrondissements en 1860 et les industries migrent alors de manière centrifuge pour échapper à la fiscalité.

Les usines fuient donc, emmenant leur docile main d'œuvre à Levallois-Perret, Boulogne, Neuilly. Le canal St Martin voit pousser comme des champignons les usines à gaz, entrepôts et hauts fourneaux. Les pays noirs s'installent, avec eux leur cortège de misères. La capitale concentre un quart de la richesse nationale et pourtant, elle magnifie les inégalités sociales quand 75% des parisiens sont pauvres ou indigents ; 40% d'entre eux vivent les uns sur les autres dans des logements surpeuplés. Le taux de mortalité infantile flirte avec les 25%. La ségrégation sociale s'accroît à mesure des travaux de rénovation : les élites ne passent plus par les quartiers déshérités, le centre ville s'étant embourgeoisé. Certains taudis demeurent, les égouts à ciel ouvert propagent leurs maladies infectieuses, des centaines d'immeubles historiques devenus insalubres attendent leur tour de démolition. **L'hydre du crime est rejetée à la périphérie et étend ses tentacules autour de la ville.** *Fluctuat nec mergitur.*

L'architecture est un hybride entre les styles gothiques et modernes qui donnent à la ville une allure sombre et majestueuse. Le métal soutient les pierres de prestige pour les façades extérieures, afin de briguer les prix des concours de beauté organisés par la ville. Le béton armé est hors concours ; il vise l'efficacité pour les usines dans les anciens faubourgs de Paris. Le monde de l'usine est un lieu où l'Etat intervient peu ; même l'entretien des rues adjacentes revient au propriétaire. Apparaissent les courées¹ et d'autres constructions à la va-vite. Les chaussées restent en terre battue. Dans la Comédie Humaine de Balzac, les espaces expliquent le comportement de leurs habitants, vous devriez faire de même avec les lieux de Paris.

En opposition à cette phase de reconstruction haussmannienne, **l'œuvre destructrice de la Commune** (voir les règles sur la France). En 1871, après la défaite contre la Prusse et la semaine sanglante de la révolte parisienne, près de 238 édifices publics sont en ruines dont le Palais de Justice et l'Hôtel de

¹ Cour située le long d'une rue et qui relie les entrées de plusieurs maisons et bâtiments

Ville. Des vestiges de barricades jonchent encore les pavés. Rien n'est absolument limpide : des rues ne sont toujours pas dotées de noms ou de numéros clairs ; subsistent de vieilles enseignes moyenâgeuses qui suggèrent leur identité. L'éclairage public au gaz n'est pas systématique en banlieue où l'habitat précède de loin l'équipement. Paradoxalement, au vu des épidémies (choléra en 1837), ce sont les égouts qui font peau neuve : leur infrastructure, les systèmes de curage et les champs d'épandage s'achèvent sous le patronage d'Eugène Belgrand.

Pourtant, rien ne semble pouvoir **entamer le moral des gens de la Belle Epoque**. Cette fin de siècle, délivrée des turpitudes des premières crises économiques, célèbre l'avènement du consommateur : les magasins regorgent de nouveaux produits issus du commerce mondial. La concurrence est rude ; la publicité offre un petit coup de pouces aux innombrables marchands et chaland et envahit les murs et les façades. Les enseignes des boutiques fleurissent comme à leur printemps médiéval.

II) Comment utiliser ce guide

Le guide de Paris a été réalisé d'une manière originale pour s'écarter des sempiternelles descriptions, fastidieuses à lire. Nous tenterons d'embarquer le lecteur dans l'ambiance du Paris de **Crime**, de la Belle Epoque, et du cadre littéraire de cette fin de XIXème siècle.

- Plusieurs itinéraires vous permettent de suivre des protagonistes à travers la ville pour vous immerger dans leur aventure originale
- Un fil directeur relie toutes ces aventures : vous le trouverez en filigrane dans le récit et le découvrirez dans notre épilogue
- Des plans retraçant leur parcours
- Des descriptions de lieux intéressants situés non loin du passage de ces personnages
- Du paratexte vient émailler ces aventures sous forme de coupures de presse, tracts et journaux d'époque
- Des citations et diverses sentences accompagneront les thèmes abordés dans ces brèves rencontres

Il ne vous reste plus qu'à vous armer de patience pour prendre en filature nos témoins de cette époque torturée dans ces ruelles tortueuses où rode le crime.

III) Le salon de la comtesse Potocka

La tristesse romantique

Je vois les vagues sur le rivage
Jetées comme lumière dissoute en pluies d'étoiles ;
Je suis assis sur les sables seul ;
La foudre de l'Océan en la marée de midi
Étincelle autour de moi et une musique
S'élève de son mouvement cadencé,
Combien doux ! si un cœur maintenant partageait mon émotion.
Hélas ! je n'ai ni espoir ni santé,
Ni paix au-dedans ni calme alentour,
Ni ce contentement surpassant la sagesse
Que trouvait le sage en la méditation,

Marchant couronné de gloire intérieure ;
Ni renom, ni puissance, ni amour, ni loisir ;
D'autres je vois que tout ceci environne ;
Souriant ils vivent et nomment la vie un plaisir ;
A moi la coupe fut départie en une autre mesure.
Pourtant à présent même le désespoir est tendre
Tout ainsi que le sont les vents et les eaux ;
Je pourrais m'étendre tel un enfant fatigué,
Et gémir sur la vie de souci
Que j'ai portée et devrai encore porter
Jusqu'où la mort comme un sommeil volerait sur moi
Et que je puisse sentir dans l'air chaud
Ma joue refroidir, et ouïr la mer
Souffler sur mon cerveau mourant sa dernière cadence monotone.
P.-B. Shelley, Stances écrites dans le découragement, près de Naples, 1818.

Le Roi s'amuse, pièce jouée au Théâtre français

Le Roi s'amuse, drame en 5 actes et en vers, de M. Victor Hugo a échoué ce soir au Théâtre français. C'est avec peine que Ligier a pu jeter le nom de l'auteur au milieu des sifflets du public, auxquels se mêlaient les applaudissements des admirateurs de M. Victor Hugo.
Le Constitutionnel, 23 novembre 1832

L'accroissement des richesses, le progrès des jouissances ne créent entre les hommes aucun lien et un bazar n'est point une cité ».
Le Laménais, 1825.

« Une explosion tuait le mois dernier une centaine de personnes dans la mine de charbon de Dux, près de Brùx, en Bohème Moravie. Les autorités impériales ont décrété la fin de la recherche des corps, déclarant qu'il était inutile d'espérer des survivants après 30 jours de ces températures hivernales. »

L'illustré, octobre 1900

« La célèbre médium mme de Ferriem publie un recueil de ses visions les plus marquantes. Un chef d'œuvre d'inanité, de futilité dont nous ne résistons pas à vous en publier un extrait sur une catastrophe minière dans notre belle Bohème. »
Journal allemand de 1899

Récit

BOULEVARD HAUSSMANN, 19H00.

Le crépuscule s'installait au fur et à mesure que le soleil disparaissait sous les toits de Paris. Nicolas Cassini se hâtait de traverser le boulevard Haussmann, son pupitre sous le bras et sa mallette à gouaches de l'autre. La pluie intermittente du début de soirée s'était interrompue mais avait rendu l'exercice difficile : l'artiste buttait sur les dalles bombées et manquait de renverser son précieux matériel.

Nicolas Cassini était particulièrement furieux de son entrevue au Crédit Lyonnais. Aucun banquier n'avait voulu financer son gigantesque projet, cette toile qui devait en taille surpasser les chefs d'œuvre de Delacroix, et qui célébrerait la grandeur de la Révolution française. Des bourgeois frileux, se disait-il, corrompus par les mirages de la Belle Epoque qui devrait glorifier la fondation de la République. Les arguments du banquier résonnaient encore dans sa mémoire : « *plus besoin d'étaler la sauvagerie révolutionnaire devant les yeux du peuple, suffisamment prompt à la rébellion comme*

cela. » Cet ignare n'avait rien compris. Lui, il tentait de rechercher l'inspiration chrétienne bienveillante qui favorisait le cours de l'histoire.

Nicolas Cassini s'arrêta un instant. Il se sentait seul. Il prenait conscience de l'insoutenable difficulté d'être. La nation, la culture et l'histoire auxquelles il vouait ses œuvres n'en étaient aucunement reconnaissantes. Il savait qu'il devait reprendre route et rallier rapidement l'hôtel de la comtesse Potocka, amie de sa famille et mécène occasionnelle. Il ramassa ses affaires et se remit à courir. La pluie venait de recommencer.

HÔTEL POTOCKI, 27 AVENUE FRIEDLAND, XVIÈME, 19H00.

Conformément à l'ordre du jour qu'elle avait annoncé, 19H00 sonnait quand la comtesse Potocka retira le voile qui masquait la dernière toile de Nicolas Cassini.

La toile plutôt large dévoilait une scène à la fois horrible et poignante. Dans un décor noirâtre comme si une nuit perpétuelle était descendue sur terre, des mineurs sortaient hagards d'une mine de charbon. Certains courraient, d'autres restaient prostrés à l'entrée, des infortunés tombaient dans les fondrières qui s'ouvraient dans le sol. La gouache épaisse donnait à l'ensemble une impression de mouvement et simulait la grossièreté des visages et les scories de houille omniprésentes. A l'entrée, un Christ sur un calvaire resplendissait d'une blanche pureté qui contrastait avec le reste. Un drapeau français en berne était planté sur la gauche, illusoire espoir des mineurs survivants qui se jetaient à son pied.

Et chacun y alla de son interprétation. Les uns y voyaient la fin de l'espoir entretenu par la République, incapable d'assurer l'intégrité de son territoire lors de sa défaite de 1871. La comtesse Potocka était de ceux-là, vieille veuve italienne ayant fui la réunification de son pays, éprise de la noblesse de sa naissance sans pour autant être perclus d'un esprit rétrograde. Elle animait en effet l'un des salons les plus florissants de la capitale dans la riche tradition de ceux du XVIIIème siècle.

- « pas mal du tout, cette œuvre du petit Nicolas, vous ne trouvez pas ? » lança t'elle à sa voisine, la femme du député Fourier
- « pour moi, c'est le genre de chose qui plairait à feu Victor Hugo, un truc pour le peuple et à la gloire des sans-cervelles » coupa un autre, critique de théâtre au Constitutionnel
- « certes oui, elle plairait au peuple, mon mari pourra peut-être la lui faire exposer sur le parvis de l'Hôtel de Ville »
- « Certes la proposition me paraît délicate, puisque l'Hôtel de Ville jouxte la place de la Grève, et les ouvriers au chômage ne prendront pas cette toile comme une invitation aux bienfaits du travail » répondit Gabriel Fauré, qui se tenait près de ces dames, l'absinthe à la main. La comtesse esquissa un sourire puis reprit :
- « Au fait, où se trouve votre délicieuse amie, mme Willstätter, quel était son prénom déjà ? »
 - « Adrianna. Elle ne pourra être là : elle devait accompagner sa petite fille au médecin, pour une vaccination. »
 - « Ce formidable procédé du franc-comtois Pasteur. Une merveille pour notre futur à tous... » rumina la comtesse, suivant du regard Fauré qui s'installait au piano à queue. Mme Fourier s'approcha pour lui glisser à l'oreille :
 - « N'avez-vous pas peur que votre Nicolas Cassini ne finisse à demi fou comme votre ancien pensionnaire de Maupassant ? Sa peinture a même réussi à subjugué cette sotte de Clotilde ! » Fauré entonna une ébauche de requiem. La comtesse connaissait la verve cruelle de son invité et ne pouvait détacher son regard de cette peinture. Elle espérait secrètement que Maupassant retrouvasse sa santé mentale mais en doutait, ayant lu l'exemplaire dédié du *Horla* qu'il lui avait envoyé.

HÔTEL POTOCKI, 27 AVENUE FRIEDLAND, XVIÈME, 19H10.

Mme de Ferriem lâcha son verre. Le fin cristal se brisa sur les dalles ouvragées du salon, ajoutant une note aiguë au répertoire du *Requiem* de Fauré. Personne ne releva l'incident et l'invitée lutta pour ne pas défaillir. La vision choc de la toile de Cassini l'avait profondément troublée, elle ne pouvait

aligner deux mots pour traduire l'intense détresse qui l'avait submergée. Ces visages terrifiés, cette ambiance de fin du monde... On aurait cru la bouche du démon dévorant les maudits en enfer. Se précipitant au vestibule, elle reprit ses effets personnels et héla un fiacre pour retourner chez elle. Les rues assombries de Paris défilait devant ses yeux. Le tourbillon des visages boulevard Haussmann accentua sa sensation de vertige : elle ferma les yeux et tenta d'apaiser sa conscience.

BOULEVARD HAUSSMANN, 19H20.

Nicolas Cassini esquiva, non sans difficulté, le fiacre qui déboulait rapidement le long du boulevard. Ses pensées l'avaient détourné du trottoir vers la chaussée. L'éclairage des galeries Lafayette l'avaient un court instant aveuglé. Il décidait de tourner *rue Royale* pour déambuler tranquillement à l'abri de ces montures folles.

Le détour qu'il avait fait à la fumerie d'opium *le Fantasia* avait passablement assombri son humeur. Les visages qu'il rencontrait lui semblaient passablement inexpressifs, robots sans âme et sans conscience de ce qu'est l'Histoire en marche. Il laissa tomber sa mallette de gouaches sans même s'en rendre compte. Il aurait du remettre en question ses visites au *Fantasia*, c'était pourtant l'endroit privilégié où il rencontrait le second mécène qui lui inspirait nombre de ses toiles. Il ressortait de là sans souvenir et anémié.

Cassini tituba de plus belle pour écraser son visage devant la devanture du *glacier Imoda*. Il reconnut aussitôt le banquier auquel il avait eu affaire dans l'heure précédente. Le bougre s'acoquinait d'un délicieux sorbet rougeâtre qu'il avalait goulûment. L'occasion était trop belle. Tel un héros de la *Liberté guidant le Peuple*, Cassini s'empara d'un pavé de la *rue Royale* qu'il jeta pour fracasser la vitrine Imoda. Il s'avança, profitant de la surprise générale, bien décidé à mordre ce briseur-de-rêve de banquier.

DANS UN FIACRE À L'ANGLE DU BOULEVARD HAUSSMANN ET DE LA RUE DE MOGADOR, 19H25

Mme de Ferriëm tressaillit, les paupières closes. Sa vision commençait. D'une manière hâchée et décousue, elle eut l'impression de vivre une séquence filmée. Couverte par le bruit du galop et des roues sur le pavé, elle marmonnait en décrivant ce qu'elle vit :

Tous ces gens à l'entrée de la mine ! Comme ils sont blancs ! On dirait des cadavres ! Ah, mais ce sont des cadavres ! Oui, on les transporte au-dehors ! Alentour, tout est si noir... On ne voit que des petites cabanes. Les gens que je vois parlent une autre langue... Maintenant, ils en sortent un, qui porte une ceinture à boucle brillante. Bientôt, ce sera Noël — il fait si froid ! Il y en a un qui a une lampe, avec un petit fil de fer qui grince. Ah ! c'est une mine de charbon... Je comprends ce que dit l'un d'eux, il dit : « Tous les médecins de Brûx vont venir. » Oh ! c'est en Bohême. Les femmes et les enfants portent des fichus. Ce sont des médecins, qui pratiquent des frictions ? Beaucoup d'entre eux ont des brassards, avec des croix dessus. Oh, cela, c'est un rosaire... « Dans les mines de charbon de Dux », dit quelqu'un. Mais ce que je lis, moi, c'est Brûx. Absolument. C'est écrit sur son brassard. »

Madame de Ferriëm s'évanouit alors que le fiacre longeait le *théâtre du Mogador* dont le drapeau était en berne.

BOULEVARD DE COURCELLES, EN FACE DU PARC MONCEAU, LA NUIT.

La nuit s'était installée depuis fort longtemps et Clotilde de Favreau ne parvenait toujours pas à dormir. Le vernissage de l'exposition de peinture chez la Potocka l'avait durablement perturbé. Ces

visages tuméfiés de mineurs endeuillés hantaient littéralement sa mémoire; elle entendait leurs gémissements, leurs cris d'angoisse et de révolte adressés à Dieu et au propriétaire de la mine (ce qui revenait parfois à la même chose). Elle se leva et ouvrit l'armoire à pharmacie pour se préparer une dose de chloroforme, afin de passer une meilleure nuit. Son mari n'était toujours pas rentré, attardé dans Dieu sait quel troquet à arroser sa prochaine candidature aux élections législatives.

Clotilde s'éteignit enfin pour sombrer dans un sommeil cauchemardesque. Elle se revit dans le salon du vernissage; alors que les invités disparaissait peu à peu, l'espace était phagocyté par la toile dont les personnages prenaient vie -enfin, pour ceux qui avaient encore un souffle. Ils se retournèrent lentement vers elle, l'accusant de leur vindicte de ne pas avoir assuré leur sécurité. Elle se vit transportée dans un tribunal populaire jugeant son incartade aux jeunes lois sur les accidents du travail, horrifiée de voir le marteau du juge sonner le glas de ses espoirs :

« condamnation à mort ! Emmurez-la dans les ruines fumantes de la mine ! ».

Elle fut alors séparée de son époux de force, de ce vil contremaître qui avait sans cesse joué au patron paternaliste sans avoir le courage d'allier l'action à la parole.

L'épouse du député se réveilla. Elle avait chuté et se trouvait maintenant en bas de sa couche, sur le sol détrempe à cause de la fenêtre ouverte. Elle porta machinalement sa main au cou pour constater qu'elle avait saigné.

Les yeux hagards, elle se leva derechef pour se précipiter une nouvelle fois vers l'armoire à pharmacie. Elle ne prit pas conscience de son apparence saisissante, les orbites creusées, le regard fol, la chevelure en désordre, le teint anémié. Elle fouilla dans son jardin de simples personnel pour y sortir une fiole d'acide chlorhydrique concentré. Elle était décidée à se débarrasser de sa culpabilité en éliminant celui qui à ses yeux était responsable de la catastrophe. Le rêve était pour elle réalité. Ce soir, elle vitriolerait son mari dès qu'il franchirait l'huis de sa porte.

Point de règle

BOULEVARD DE COURCELLES, EN FACE DU PARC MONCEAU, LA NUIT.

Note : les crimes passionnels sont traités dans le chapitre V, *Antagonistes de tout poil*, section *L'armée du crime*.

Application : la toile de Cassini est chargée d'un puissant sortilège d'**Inspiration Maléfique** qui agit sur les spectateurs (pouvoir à 3 pts).

Sa force mentale n'est que de 5 pts. ; la difficulté est de 8. Elle lance un D8, car elle est confiante en elle suite à son acerbe critique du jeune peintre (qui la soustrait en partie à la suggestion de son œuvre). Elle tire malheureusement un « 1 » naturel sur son jet puis relance un 7 ce qui lui fait : 5-7 = -2 ! Un échec critique. Non seulement elle est sujette à l'inspiration maléfique, mais en plus le MJ décide qu'elle peut écoper d'une folie temporaire.

Son score final est de 5-1=4, marge d'échec de 8-4= 4. Son seuil de folie temporaire est de 5/2= 2 (arrondi par défaut). Le MJ l'affuble donc d'un **délire d'auto-accusation** où elle se pense être la responsable, elle et son mari, de la catastrophe évoquée sur la toile, ce qui la poussera à vouloir tuer son époux.

Non loin de là...

AVENUE ALEXANDRE III

Dans la nef du Palais de l'Industrie, l'acrobate Blondin traversera sous vos yeux et sur une corde l'immense voûte d'acier. Notre funambule nous avait déjà gratifié de la traversée des chutes du Niagara. Il réitérera ce genre d'exploit cette fois sur un monocycle, son fils accroché sur ses épaules. Mr Blondin nous a précisé qu'il travaillerait sans filet, comme à son accoutumé.

RUE DU CIRQUE

Le **Cirque d'Été** ouvre une nouvelle fois ses portes, la 19^{ème} année consécutive depuis sa création. Les clowns Océana, Léotard et Auriol seront au rendez-vous, ainsi que les trapézistes et les superbes écuyères amazones. Le directeur du Cirque a fait savoir que ce « *pitoyable numéro de funambule du Palais d'Industrie ne pouvait se comparer avec le travail de toute une troupe de professionnels qui varieront les exercices tous aussi surprenants les uns que les autres* ».

PLACE DE L'ÉTOILE

Le professeur d'archéologie de l'Institut Française d'Athènes continue son cycle de conférence sur **la place de l'Antiquité à Paris**. Le RDV se fera place de la Nation, tous les lundis matin à 10H00. La leçon portera sur les analogies entre Napoléon et le dieu grec de la beauté et devin Apollon. Saviez-vous que sur la colonne Vendôme, le nom de *Nea-Apoleo* signifie Né Totalement Apollon ? Si Apollon est né de la déesse Aurore, le corse était né de Laetitia, attribut d'Aurore. Que si Apollon étouffe le serpent Python à Delphes, Napoléon a étouffé l'ogre de la Révolution dans notre pays. Apollon naquit dans une île méditerranéenne, à Délos, tout comme la Corse. La course à l'Empire a duré 12 ans de victoire en défaite de l'est vers l'ouest, comme la course solaire d'Apollon Hélios en 12 heures, dans la même direction. De surprenantes révélations sur le destin croisé du dieu et de notre empereur.

PLACE DE LA MADELEINE

L'**église** abandonné sous la Révolution a été reconstruite par Napoléon à la gloire de la Grande Armée qui le consacra. Il est assez paradoxal que ce temple à la grecque surmonté d'une coupole soit destiné à une simple pécheresse égyptienne.

RUE BLANCHE

Au *Moulin Rouge*, à deux pas de Montmartre, vous pouvez admirer en ce moment un jeune marseillais, Joseph Pujol, dans son **numéro de Pétomane** qui a fait rire la capitale entière. Mr Pujol refuse toujours de nous révéler son secret : malformation clinique, puissance de souffle acquise par un entraînement inhumain ? A vous de vous en rendre compte en passant par votre revue préférée.

RUE D'ANKARA

A votre service depuis 1845, la **maison de santé pour aliénés**, 17 rue d'Ankara, vous promet un accueil chaleureux, à vous ou au membre de votre famille, sous les soins éclairés d'Emile Blanche. L'établissement s'enorgueillit d'avoir déjà reçu les grands écrivains Nerval et Maupassant parmi ses patients. Le téléphone de la maison a été mis en service : n'hésitez plus !

A propos de Maupassant à la maison de santé :

« Il s'imagine que les médecins rendent plus virulents encore les ravages dont le ruine la diffusion de son sel intérieur en lui injectant de la morphine, dont les gouttelettes lui font des trous dans le cerveau. Cependant, il ne donne aucune relâche à son activité de virtuose de la fabulation fantastique. S'adressant au mur qu'il a en face de lui, il y peint des interlocuteurs influents, des banquiers, des courtiers de Bourse, des hommes d'argent qu'il met en demeure de lui apporter dans sa cellule des sommes considérables... Il fiche des rameaux verdoyants dans le terreau d'un parterre et s'écrie: Plantons cela ici ; nous retrouverons l'an prochain des petits Maupassant! »

RUE GEOFFROY ST HILAIRE

Réductions monstres au **marché du crapaud**: les 100 sont vendus dès aujourd'hui à 70 francs. Que vous soyez *gentleman farmer*, adepte de la divination ou en mal d'animal de compagnie, venez découvrir les plus gros spécimens de la capitale !

GALERIE LAFAYETTE

Le grand hall et sa coupole ressemblent à un souk oriental qu'à un magasin traditionnel. D'ailleurs, les humbles roturières y font leurs délices.

LE MUSEE GREVIN (bd Montmartre, IX^e arrondissement)

Le cabinet des figures de cire est édifié en 1881, sur l'œuvre de Grévin Alfred, caricaturiste. On y trouve des miroirs déformants à l'entrée, des ombres chinoises et des illusions faites par le maître Robert Houdin. Côté mannequins, s'y côtoient des épisodes romanesques (Germinal) et historiques (comme les conquêtes coloniales ou des exécutions capitales).

IV) Visite chez le médecin

Regardez autour de vous, dans cette ville, riche comme elle est, et voyez l'nombre de gens qui sont nés ici, qui doivent tisser, carder, gagner durement leur vie, tous à peu près d'la même façon, ent'leur berceau et leur tombe. Voyez comme nous vivons, où nous vivons, à combien nous vivons et par quels hasards, et d'quelle façon toute pareille. Et voyez comme les fabriques marchent sans arrêt, sans jamais nous am'ner à un but quéconque - 'xcepté la mort. Voyez comme vous nous traitez [...] Évaluer les gens en force motrice, leur fixer des règles comme s'ils étaient les chiffres d'un total ou des machines, comme s'ils n'avaient ni affections ni sympathies, ni souv'nirs ni préférences, ni une âme pour languir et pour espérer, -quand tout est calme les laisser croupir comme s'ils n'avaient aucun sentiment humain, et quand il y a de l'agitation leur reprocher d'manquer d'ces sentiments humains dans leurs rapports avec vous, ça n'arrangera jamais rien, M'sieur.

C. Dickens, Temps difficiles, 1854. Trad. d'A. Vaillant. Paris : Gallimard (Folio classique), 1956

On l'emmena dans une grande salle de l'hospice où, sur un lit bien dur, il s'endormit en sanglotant : preuve éclatante de la douceur des lois de cet heureux pays, qui n'empêchent pas les pauvres de dormir!

Les membres du conseil d'administration (du workhouse) étaient des hommes pleins de sagesse et d'une philosophie profonde (...). Ils posèrent en principe que les pauvres auraient le choix (car on ne forçait personne, bien entendu) de mourir de faim lentement au dépôt, ou tout d'un coup s'ils en sortaient (...). Ils accordèrent trois légères rations de gruau clair par jour, un oignon deux fois par semaine, et la moitié d'un petit pain le dimanche (...).

Six mois après l'arrivée d'Olivier Twist, le nouveau système était en pleine vigueur. Dans le début, il fut un peu coûteux; il fallut payer davantage à l'entrepreneur de pompes funèbres et rétrécir les vêtements de tous les pauvres amaigris après une semaine ou deux de gruau...

Charles Dickens, Olivier Twist, 1838.

Récit

-« Mère, pourquoi le docteur m'a piquée, il m'a fait mal ! »

La petite fille avait la larme à l'œil en enfilant son manteau.

-« Chérie, met ton bonnet, le temps semble se couvrir maintenant »

La fillette la suivit au dehors, grommelant sur sa récente douleur. L'entendant bougonner, la mère s'adoucit et se pencha sur elle :

-« Petite princesse, il fallait le faire, cela t'évitera une grave maladie, tu sais, les chiens errants sont très nombreux à Paris et se conduisent comme de vrais loups avec les enfants comme toi »

Sa fille frissonna en se rappelant les comptines de son enfance.

-« Je t'ai déjà raconté l'histoire de ce petit garçon qui est mort dans de terribles souffrances après avoir été mordu par un chien baveux ! »

En prononçant ces derniers mots, Adrianna Willstätter se souvint de la photo du journal illustré qui avait fait ses choux gras en décrivant la scène de cette agonie . Elle avait résolu d’emmener sa fille se faire vacciner contre ce terrible mal dans ce coin perdu du nord de Paris.

Les deux dames quittèrent la place de l’église pour s’engager le long du canal de l’Ourcq où paraissaient quelques péniches chargées de coke. Ce médecin était l’un des rares à pratiquer cette nouvelle technique issue du bon Pasteur, et le chemin de retour promettait d’être long, surtout que les fiacres s’aventuraient rarement dans le quartier.

De l’autre côté du canal, une locomotive crachait sa noire fumée, assombrissant davantage le ciel couvert de nuages. Peu de badauds parcouraient ces rues en travaux en cette fin d’après midi.

-« Maman, pourquoi ces quartiers sont aussi sinistres ? » Klara serra contre elle sa poupée de chiffon.

-« Ce sont des quartiers de pauvres gens, ils sont tous partis travailler à l’usine. Leurs enfants sont normalement partis à l’école, tu sais que c’est obligatoire maintenant. »

Dans ce silence hivernal, les gémissements du bétail surgissaient de temps à autre, témoins de l’activité des abattoirs tout proche. Cela ne conforta pas les promeneuses habituées à l’ambiance feutrée des quartiers bourgeois du centre. Perturbée, Adrianna se trompa de route et n’obliqua pas au nord pour rallier la Porte de la Villette et sa station d’omnibus. La sombre silhouette de l’usine à gaz se profilait à l’horizon. Klara pensa aussitôt que cette cité d’acier devait être à l’origine de l’obscurcissement du ciel. Rien à voir avec les immeubles alignés de sa demeure: ici, les façades sombres s’accordaient bien peu avec une quelconque notion d’esthétique. Elle avait l’impression de voir en monochrome et se demanda s’il s’agissait là d’un effet secondaire du vaccin. Des colonnes d’employés entraient et sortaient de l’usine, certains convoaient les chargements de charbon depuis la gare toute proche, bien peu prêtaient attention aux voyageuses qui semblaient si bien hors du contexte de cette pauvreté.

Elle arrivèrent bientôt près d’une maison de pauvres, du genre de celles qui fleurissaient dans la périphérie de Paris depuis que la population indigente avait été rejetée hors du centre par les travaux de voirie d’Haussmann. Adrianna Willstätter résolut d’y faire un court passage pour y offrir un don, témoignage de l’assistance des classes aisées aux plus nécessiteux. Tout le monde n’avait pas les moyens de vacciner ses enfants de la rage, encore moins de la pauvreté.

L’intérieur de la maison des pauvres de la rue de l’Evangile ressemblait davantage à une usine qu’à un dispensaire de soin. Les poutrelles métalliques abritaient une foule de malades et de blessés couchés sur des paillasses à même le sol. Quelques rares religieux, reconnaissables au brassard de l’Armée du salut, s’affairaient parmi les habitants de ce mouvoir. Une odeur de renfermé planait dans l’atmosphère viciée, bien loin du fumet douceâtre du chloroforme des hôpitaux du centre. Adrianna prit Chloé contre sa robe pour lui cacher ce triste spectacle de la condition humaine. Elle remit quelques pièces à l’un des médecins du lieu pour ressortir à l’air libre.

Revenir dans la rue sombre lui sembla une délivrance, tant cette prison avait pu l’oppresser. Elle se sentait en décalage avec ces lieux infernaux, presque aérienne, comme devant une porte ouverte sur un autre monde. Un jeune garçon la bouscula, se ravisa et lui demanda la charité. Elle balbutia et tourna les talons, emmenant sa fille dans son sillage. Chloé vit fugacement le visage sale du jeune homme, le regard creusé, le bleu des yeux contrastant avec la couche de crasse maculant ses joues.

Sa mère accéléra le pas, apercevant au loin la place Hébert. Un échappatoire à cette promenade virant au cauchemar. Au croisement suivant, un chien squelettique courut à perdre haleine, la queue entre les pattes, sans se soucier d’elles. Une détonation se fit entendre au loin, bruit sourd qui s’accompagna d’un léger tremblement du sol. A quelques lieues de là, Adrianna crut apercevoir l’orange vif d’un foyer qui s’élevait vers le ciel. Une pluie fine se mit à tomber. Une sirène retentit ; Adrianna sentit une odeur douceâtre, écœurante qui n’était pas celle d’un incendie.

Chloé poussa un cri : la poupée de chiffon s’écrasa dans une flaque d’eau opaque. Adrianna vit un homme sortir d’une large demeure dont l’enseigne trahissait la raison d’être : *Fantasia* , une fumerie d’opium. Le quidam, vêtu d’une ample veste, le visage caché par son haut de forme, étreignit sa canne et se dirigea résolument vers elle. Chloé eut un mouvement de recul mais elle tenait encore la main de

sa mère. Voulant se dégager, elle comprit que celle-ci était tétanisée, une proie fascinée par le prédateur qui s'avançait vers elle. La fillette cria, comme pour briser cet enchantement et sonner la retraite. Elle tomba brusquement en arrière, le derrière dans la flaque, la chute amortie par la poupée trempée qui l'y avait précédée.

A terre, elle assista à cette terrible scène où Adrianna, n'ayant esquissé aucun geste, fut frappée violemment par le pommeau de l'étranger. Un bruit sourd, résonnant, lorsque sa mâchoire céda sous la pression du coup. La silhouette de l'agresseur la dominait totalement, son ombre l'envahissait, son rictus se révéla à elle. Ses dents blanches. Ce fut la dernière vision de la fillette avant qu'elle ne s'évanouit.

Point de règle

La mésaventure de mme Willstätter et sa fille nous amène à considérer les règles de peur limitante. En effet, tout au long de leur voyage, elles prennent conscience du danger d'agression et redoute surtout une attaque d'apaches ou d'autres indigents en quête d'argent facile (score de peur : 9).

A cet effet, on pourrait considérer que le geste de mme Willstätter à la maison des pauvres a pu la rassurer et lui octroierait 1 pt de courage. Cependant et vous vous en êtes rendu compte, le danger ne vient pas des détresseurs mais d'un dangereux opiomane dans un délire de persécution.

Lors de son agression, mme Willstätter fait un test de peur avec les scores suivants : 5 (sa force mentale) + pts de courage (0 l'adversaire n'étant pas celui qu'elle attendait) + 2 (score avec un D6) < 9 (difficulté = score de peur de l'opiomane).

C'est un échec : on tire un « 2 » pour sa réaction et Adrianna est bloquée, alors que sa fille réussit le test. Elle aurait pu agir l'assaut suivant si seulement elle n'avait pas été assommée par la canne de l'agresseur.

A deux pas de là...

RUE BICHAT

L'ancien hôpital Saint Louis, crée par Henry IV après la peste de 1606, est dorénavant spécialisé dans le **traitement des infections cutanées**. Son directeur, mr Lailler, est connu de tous depuis qu'il soigna des communards blessés malgré l'intervention de l'armée versaillaise. Des milliers de moulages de ce type de pathologie attestent sa parfaite maîtrise du sujet. Vous pourrez également visiter l'école Saint Louis qui rassemble les enfants les plus teigneux qui ont mis en échec partout ailleurs notre école républicaine. Enfin, pour les nostalgiques des temps anciens, l'ancienne prison qui accueillait les malades et le personnel en quarantaine lors des épidémies.

48 RUE DE L'ÉCHIQUIER

Le **physicien-sorcier Robertson** vous projettera ses images fantasmagoriques en grand metteur en scène. Magie ? Non point ; le fils de l'ancien abbé de Liège est grand pourfendeur de superstitions, vulgarisateur des sciences, et vous montrera les trucs des charlatans pullulant dans notre beau pays.

COUR DE LA FERME ST LAZARE

Si vous deviez rencontrer une fille de joie à la santé bien précaire, veuillez, pour son bien et celui de la société, l'amener à cette adresse. La prison-hôpital se chargera de la soigner. Elle sera réconfortée par ses consœurs prostituées également affectées par les maladies honteuses vénériennes.

RUE DE L'HÔPITAL SAINT LOUIS

Démonstration dans les Halles du métier de cabocheur : comment briser la tête d'un mouton avec un couperet sans faire souffrir la bête ? RDV au « massacre » (atelier n°4) chaque après-midi.

(en écriture manuscrite plus petite) Reprise **des combats de taureaux** dans le vieil amphithéâtre.

« Des dogues, fournis par l'établissement ou amenés par les amateurs, étaient lâchés contre des animaux sauvages de tous genres: sangliers, loups, et même, dans les grandes circonstances, léopards, tigres et lions, mais surtout contre des taureaux. Les jours de fête, pour allécher le public, on portait la mort du taureau sur les affiches, et cette partie du programme s'exécutait au son des fanfares les plus éclatantes. Des flèches, garnies de pétards et de fusées, étaient décochées à ces pauvres bêtes, affaiblies par l'âge et par le jeûne. Puis, lorsqu'elles étaient suffisamment exaspérées et ahuries, on les faisait déchirer par une meute.

Le tout se terminait généralement par un feu d'artifice. » *Victor Fournel: Le Vieux Paris, 1887.*

RUE CHEVALIER DE LA BARRE – XVIIIème

En cet an de grâce 1889, inauguration de la **basilique du Sacré Cœur** par le pape Pie IX, malgré l'inachèvement des travaux. Le consulat de Grèce nous a fait parvenir une pierre détachée des ruines de l'Aréopage athénien. De bon augure pour cet édifice bâti pour racheter les fautes de la France qui nous ont valu la défaite contre la Prusse et devrait nous apporter une paix séculaire...

PLACE SAINT PIERRE – XVIIIème

Pour les vrais faux-dévots et les laïcs dégoûtés des bigoteries, nous vous conseillons le voyage aux **carrières de Montmartre dites du Diable**, avec son mémorial sur le massacre des insurgés de 1848. Frissons garantis à l'écoute des légendes du lieu.

RUE DE BELLEVILLE – XIXème

Annonce de la fête de la **Descente de la Courtille**, fête de l'Engueulade, vrai Carnaval, digne héritière de la fête des fous médiévale. En ce jour béni, tout est permis, surtout les interdits ! Le charivari vous permettra de vous tancer en toute amitié avec votre voisinage. Préparez vos costumes...

RUE DES BUTTES CHAUMONT – XIXème

Pour les couples en mal de romantisme, divaguez dans cet océan de verdure qu'est notre parc. Profitez de notre atmosphère bucolique pour folâtrer gaiement autour de la grande grotte et moquez vous de la sépulture des gredins de la Commune fusillés pour l'exemple. Récoltez notre champignon local « la barbe à capucin » et apitoyez-vous sur le pont des suicidés, heureusement sécurisé de notre temps.

« Et je reviens vers cette arche jetée vers une île où jadis on cherchait la mort avec ferveur. Voici la véritable Mecque du suicide. Ce pont où nous avons accès par une pente douce. Une petite grille enfin surmonte la possibilité de se précipiter d'ici. On a voulu, par cet exhaussement de prudence, signifier la défense d'une pratique devenue épidémique en ce lieu.

« Et voyez la docilité du devenu humain: personne ne se jette plus de ce parapet aisément franchissable, ni à gauche où l'on tombait sur la route blanche, ni à droite où le bras caresseur du lac entourant l'île recevait le suicidé au bout de son vertige uniformément accéléré, en raison directe du carré de sa masse et de la puissance infinie de son désir. » Aragon

AVENUE CORENTIN CARIOU – XIXème

Le teint pâle, la peau livide ? Seriez-vous anémié, chlorotique ? Alors, **le sang des Abattoirs de la Villette est pour vous**. Sur ordonnance médicale, vous pourrez boire la liqueur de l'animal de votre choix. Déculpabilisez-vous ! Les anciens romains buvaient le sang des gladiateurs quand celui-ci était encore chaud ! *Morituri te salutant* chante notre cheptel, et à votre santé !

V) Un meurtre bien mystérieux

Destinataire : le docteur Killian

31 bis, place des Vosges ; Paris

Monsieur,

Eu égard aux services qu'un homme tel que vous puisse apporter au bénéfice de notre société, et au nom de toutes les fois où vous avez pu veiller à notre santé, la mienne et celle de mes proches,

Je vous adresse cette troisième réclamation, rejoint en cela par nombre de vos voisins : pourriez-vous cesser une fois pour toutes vos occupations pratiques pseudo-médicales concernant les cadavres que vous entreposez à votre domicile ? Nous pouvons croire que ces actions vous sont dictées par votre métier, bien qu'il nous paraisse saugrenu qu'un docteur, sous le serment d'Hippocrate, s'acharne plus à torturer les morts qu'à sauver les vivants. N'y a-t'il point une once de déontologie dans votre entreprise ? Bien que cela concerne la sécurité de tous comme vous nous l'avez replié, il y va de la réputation de tout notre quartier de la place des Vosges, habité par des hommes et des femmes de bien, et que si nous avons besoin d'un cimetière, alors qu'il se fasse en terre consacrée et non de l'autre côté de nos murs. Puissiez-vous entendre la voix de la raison !

Cordialement,

Le comte Adalbert d'Yssoudin

Récit

MUSEUM D'HISTOIRE NATURELLE, GALERIE DE L'ÉVOLUTION, 20H30.

Derrière la vitre protectrice grimaçait un curieux crâne vaguement humain, patiné par le temps, les orbites profondément enfoncées dans une boîte crânienne trop étroite, la face tombant sur des mâchoires proéminentes démesurées par rapport à l'ensemble.

Christian Bertillon passait une agréable soirée. Il n'aurait raté la présentation de l'homme de Piltdown pour rien au monde. Il espérait secrètement qu'il ne fusse pas dérangé en cette soirée, que le crime le laisserait en paix pour qu'il restât en compagnie de ce monument du passé.

Il fronça les sourcils derrière ses lorgnons alors qu'il se penchait pour lire l'inscription :

-« Homme de Piltdown ou *Eoanthropus Dawsoni*.

Age présumé : 25 millions d'années.

Découvert à Piltdown (Angleterre) le 21 novembre 1882

par le notaire Charles Dawson et identifié par le directeur du département de géologie du British Museum, sir Arthur Smith Woodward. »

Pour lui qui se passionnait pour les origines de l'homme et ne jurait que par la théorie de l'évolution de Darwin, c'était une aubaine de contempler la plus étrange trouvaille du siècle. Un homme parfaitement constitué au niveau cervical, doyen incontesté des Cro Magnon et autres Néanderthaliens. Pas même le pithécantrophe d'Eugène Dubois, chercheur français dont Christian gardait trace des travaux, ne pouvait prétendre à cette ancienneté.

L'inspecteur Bertillon regardait avec mépris son découvreur, Charles Dawson, le *sorcier du Sussex*, vanter son trouvaille qui lui avait ouvert les portes de la vénérable *Société Royale des Sciences*. Eugène Dubois n'avait pas été convié à l'exposition. Trop envieux, diront les mauvaises langues, quand il jurait reconnaître dans cette mâchoire celle d'un chimpanzé, quand il vociférait qu'il était impossible que pour l'époque, un crâne faisant 2/3 du volume de l'actuel avait pu se développer ! Ses détracteurs objectèrent que Dubois avait probablement le même volume cérébral que son pithécantrophe pour refuser de se rendre à l'évidence.

Bertillon n'était pas non plus favorable à cette « génération spontanée », surtout si celle-ci plaidait pour la thèse que la respectable Angleterre victorienne soit le vrai berceau de l'humanité. Il est vrai que **laisser cet honneur aux pithécantropes africains ne pouvait que ternir l'image de la fabuleuse Europe...**

L'ambiance était propice à la rêverie; l'inspecteur s'amusa d'estimer le potentiel criminel de l'homme de Piltdown en utilisant les brillants travaux d'anthropométrie de son oncle. Une telle mâchoire indiquait un appétit féroce; l'occiput étroit une certaine faiblesse de l'intellect, la face simiesque n'invitait pas à la considérer comme un homme de réflexion. Il aurait voulu voir le reste du corps couturé de cicatrices : l'*Eoanthropus Dawsoni* ne dut certainement pas être un enfant de cœur !

D'ailleurs, quelle pouvait être la frontière séparant l'homme de l'animal ? Cette relique définit mal cette transition en douceur : un crâne humain et une mandibule animale. Les passions dominant la capacité réflexive ? Une parabole de l'homme moderne, gentilhomme victorien en façade, monstre de perversion en lui-même. Bertillon décida de poursuivre sa route, longeant les fauves et éléphants empaillés pour échapper à ces idées compliquées qui le renvoyaient inmanquablement à son métier.

CHAMBRE FROIDE DES APPARTEMENTS DU DOCTEUR KILLIAN, PLACE DES VOSGES, 20H15.

James Killian jeta cette énième lettre de réclamation dans sa corbeille. Cette fois-ci, il ne donnerait pas suite. Ce n'était guère de sa faute si les hôpitaux de Paris refusaient de l'accueillir dans leurs locaux et que l'aura de médecin-légiste effrayait ses contemporains. Cela ne se serait pas passé comme cela dans sa chère Angleterre, qui avait décidément des siècles d'avance sur le vieux continent. Ce nobliau pouvait toujours se les mettre où il pense, ses lettres de remontrances, à lui, landlord victorien passé dans l'art délicat de soigner les gens. Il passa en revue les cadenas qui condamnaient l'entrée de ses appartements pour descendre dans sa cave de travail. Killian alluma une lanterne pour éclairer cette vaste cave voûtée, vestige des sous-sols médiévaux, à la fraîcheur des matins de printemps, au sol détrempe par les pluies incessantes de ce mois de février. Il songeait à ces histoires qu'il avaient lu sur la salubrité de ces caves, quand à la veille de la Révolution, une partie du cimetière des Innocents s'était déversé dans les sous-sols de bourgeois parisiens bien en peine avec les cadavres charriés par les flots.

On pouvait deviner un léger sourire esquissé dans sa barbe alors qu'il songeait à cet article ce matin dans le journal, qui stipulait la découverte d'un squelette long de 3 mètres dans des circonstances analogues, dans les catacombes de la rue Denfer. Il savait que la découverte de l'année était présente dans sa demeure. Il retira une large couverture posée sur une table de travail qui portait les stigmates de ses dissections passées.

Se révéla à lui un corps bien proportionné, ne comportant encore aucun effet de décomposition alors qu'il chassait quelques mouches de là. Le médecin avait eu peine à décrire l'état du cadavre ; nous nous sentons bien démuni pour en esquisser une description.

Killian saisit son scalpel et entreprit de découper la cage thoracique. L'instrument, pourtant bien aiguisé, eut du mal à entamer la peau squameuse quoique particulièrement résistante. La teinte violacée ne devait cependant rien à l'usure du temps ou à l'action de l'eau. Le médecin détourna son regard des yeux glauques et grands ouverts du visage du trépassé.

Se concentrant sur le torse, il parvint à dégager un cœur démesuré qui s'était comme fossilisé sous l'action de la mort. L'opération fut facilitée par les poumons flasques, vides d'air, qui cédait à la moindre pression. Ce faisant, le légiste s'aperçut que ses ouvertures de la veille s'étaient une fois de plus cautérisées, comme sous l'action d'un feu intérieur ! S'il avait récupéré ce mourant dans un cirque, cela eut pu expliqué ces difformités, mais il n'en était rien. Cette créature était enfermée dans l'asile d'aliénés situé à quelques lieues de chez lui, on l'avait appelé en urgence pour constater le décès. Le fou avait réussi à dévorer une partie de sa cellule capitonnée et s'en était empoisonné, vu la toxicité des matériaux de rembourrage. Ce traitement lui avait été infligé à la suite de nombreuses tentatives de suicide en se jetant du 4^{ème} étage, en avalant des tissus qui auraient pu provoquer l'asphyxie. Rien n'y fit, le bonhomme semblait bien indestructible, à ses propres dépens.

Le praticien s'affairait quand retentit la sonnette du rez-de-chaussée. Il maugréa et se résolut à flanquer l'indésirable au-delà de son parapet.

« Maudits bourgeois » marmonna t'il de son délicieux accent british.

MUSEUM D'HISTOIRE NATURELLE, GALERIE DE L'ÉVOLUTION, 20H20.

Il était écrit que Bertillon passerait une mauvaise soirée. Ayant lu la missive qui venait de lui parvenir, il récupéra sa pèlerine pour se mettre en route place des Vosges.

APPARTEMENTS DU DOCTEUR KILLIAN, PLACE DES VOSGES, 20H15.

Il pleuvait sur la capitale ; Killian distinguait avec peine le visage de son visiteur. Sans même le reconnaître, il lui lança que ses ordures ménagères accueilleraient volontiers la pétition qu'il allait lui remettre. L'individu assura qu'il y avait erreur sur la personne ; il enleva sa pèlerine pour révéler son insigne de la police criminelle. Killian obtempéra à contre-cœur.

-« Je suis venu pour reconnaître la dépouille d'Edmond Fourastié que vous avez admis dans votre morgue hier, sur mandat des hôpitaux psychiatriques de Paris. »

-« Je n'ai point de précision sur l'identité de mon patient, monsieur, les autorités sont peu enclines à partager ces détails avec le simple exécutant que je suis ».

Courroucé, Bertillon se tempéra pour garder le ton monocorde et académique de l'inspecteur en service :

-« Dans ce cas, nous pourrions partager nos connaissances réciproques et vous du corps, et moi de l'âme de ce malheureux ». Killian ne lui rendit pas son sourire crispé.

-« Dois je comprendre que cette affaire prend une tournure mystique pour vous, que vous avez approché l'âme de ce quidam, vous êtes le prêtre de son dernier sacrement, n'est ce pas? »

La raillerie ne le touchait point, mais l'arrogance de cet anglais qui ponctuait chacune de ses phrases par ce « n'est ce pas » n'était pas pour lui plaire. Bertillon chargea :

-« Ecoutez, my lord, voilà bien longtemps que vous anglais n'avez pas vu un agent du pape depuis longtemps, que vous ne sauriez en reconnaître un dans le Saint Sépulcre. Epargnez-moi vos flagorneries, si ce mot a un sens pour vous, et montrez-moi votre pièce de boucherie ».

En effet, Killian ne comprenait pas *flagornerie*. Le flegme du victorien lui intima de ne plus communiquer avec ce rustre latin. Levant les yeux au ciel, il invita le policier à descendre dans son cabinet mortuaire.

Il est des temps qui semblent vous durer une éternité et la vision de la chose entrain dans cette catégorie. Bertillon était sidéré de scruter cette silhouette contrefaite désarticulée sur cette table de torture. La sidération débouche souvent sur la peur, la sienne enclencha une colère :

-« Etes-vous légiste, savant fou ou animateur de mardi-gras ? Je vous ai demandé le corps d'Edmond Fourastié, pas cette créature de cirque ! »

-« Je ne puis vous présenter que ce que l'on m'a remis » reprit calmement le propriétaire des lieux.

-« Comment expliquez-vous que je ne reconnaisse pas celui que j'ai arrêté et interrogé maintes fois derrière cette caricature humaine ? »

-« Monsieur Bertillon, si je me réfère à vos théories, vous avez la réponse... »

-« Ecoutez, je veux bien comprendre que certains *détails* physiques peuvent aider à dépister les criminels, mais les défigurer à ce point, le crime n'est pas une maladie du corps ! Les prédispositions à l'épilepsie, l'alcoolisme, la macrocéphalie, les vices d'organisation d'accord, mais pas ce genre de monstruosité ! »

-« J'aurai beaucoup à apprendre de vos travaux sur l'anthropométrie, *policeman*, mais si nous devons en appliquer les fruits, nous pourrions en tirer des conclusions intéressantes... »

Le ton adopté par le médecin énervait Bertillon au plus haut point mais il conserva sa décontraction de façade et ignora les sarcasmes.

-« Ce sujet complotait contre la République. Il se présentait comme un patriote qui voulait pourfendre notre régime politique responsable, selon lui, de la honteuse défaite contre les prussiens en 1870. Sa xénophobie était devenue si féroce qu'il voyait des boches partout, y compris dans les yeux compatissants de ses infirmières. »

Killian fixait la protubérance osseuse qui s'était développée hors de la boîte crânienne tel un minuscule panache de chair.

-« La haine du casque à pointe ; je vois. Nous ne l'avons guère partagée. Comment expliqueriez-vous ces poumons racornis, fin limier que vous êtes ? »

- « Cet ancien soldat est resté calfeutré dans une pièce de la Conciergerie, transformée en 1871 en camp fortifié par les Communards. Il est sorti de là quasi exsangue et à demi étouffé. »
- « Vous constatez avec moi qu'il est dépourvu de toute blessure ou autre cicatrice qui plaiderait pour la thèse d'une hémorragie externe. Non ? »
- « Certes, il se peut qu'il y ait eu une hémorragie interne et... »
- « J'aurai pu la trouver depuis longtemps si vous, français, n'aviez pas la fâcheuse habitude de vous inviter sans prévenir ».

Sur ces derniers mots, la sonnette retentit une nouvelle fois. Killian n'attendait personne.

ARÈNES DE LUTÈCE. 21 H00.

Il faisait froid. La pluie avait quasiment cessé pour céder la place à la neige tourbillonnante. Seul le vent venait briser la monotonie des ruines romaines. Quelques papiers gras volèrent par-dessus le cadavre recroquevillé au pied du premier rang des gradins.

- « C'est bizarre. Le cadavre vient d'être signalé il y a à peine une heure et la rigidité cadavérique s'est déjà installée. Il est de coutume de la constater quelques heures après le décès ».
- « Son visage est particulièrement livide. Que s'est-il passé ? »
- « Difficile à dire. Il n'y a aucune trace de blessure. »

Bertillon allait remettre l'hypothèse de l'hémorragie interne sur le tapis, se ravisa enfin en regardant Killian ouvrit la chemise de la victime. Un mince trou avait été pratiqué sur le côté gauche du torse. **Aucune perle de sang ne perlait de l'orifice.** Le médecin légiste y pratiqua une légère incision et en ressortit une balle, qui devait affleurer sous la peau.

Bertillon lui prit l'objet des mains et se gratta vigoureusement le crâne.

- « C'est n'importe quoi. Cette balle ne porte aucune des stries que les canons ordinaires laissent à chaque détonation. On dirait qu'elle sort de l'usine ».
- « Quand bien même, il n'y a pas de brûlure ni d'hématome lié à la pénétration de la balle dans le corps. On dirait qu'on la enfonce avec le doigt d'une main à une vitesse quasi nulle ».
- « Pourquoi n'y avait-il aucune trace de sang sur sa chemise ? » demanda fiévreusement l'inspecteur.
- « Quand la blessure a été faite, le corps avait déjà été vidé de son sang. C'est la seule solution. »
- « Le coup de feu a pu être tiré après que la tentative de suicide par incision ait échoué » bredouilla Bertillon, visiblement ému ou transi de froid.

Il connaissait la victime : un activiste anarchiste notoire, membre de ces groupuscules gauchistes révolutionnaires toujours prompts à perturber l'ordre démocratique. Sans doute contemplait-il le résultat d'un règlement de compte entre bandes issues de théoriciens rivaux.

- « La perte de sang a dû le rendre inconscient bien avant. Quand bien même, pourquoi tant d'attention ? Pour ne pas trouer sa chemise ? Seuls nous les anglais pourrions avoir suffisamment de considération pour nos vêtements pour échafauder pareil plan. »

Bertillon vérifia les poignets de la victime. Il se retourna d'un air triomphant :

- « Regardez. Deux trous ont été pratiqués ici, au niveau des veines. C'est par là qu'il s'est vidé de son sang ».
- « Je me permets de rectifier. C'est par là *qu'on l'a* vidé de son sang ».

Un frisson parcourut l'échine des deux hommes. Ils mirent cette désagréable sensation sur le compte du froid hivernal. Ils cherchèrent alors des empreintes. Ils n'en trouvèrent aucune.

Point de règle

Le cadavre mystérieux illustre nos propos tenus sur la loi de corruption au mal. Edmond Fourastié fut de son vivant un terroriste malade dont la barbarie a considérablement influencé le développement ultérieur, tant moral que physique.

Les actes pervers dont il fut coupable lui ont déjà valu les folies de Paranoïa et de Psychorigidité mais cette barbarie continue le soumet désormais aux lois de corruption.

Le test est le suivant :

4 (score de corruption) + 3 (gain possible de son dernier attentat) + 3 (D6) < seuil de 12.

Son score de corruption est maintenant de 7 et son dérangement physique, jugé Grave, lui a fait se déformer une partie de son crâne pour singer ce « casque à pointe » qui orne le chef des soldats prussiens. Le MJ décide que ces multiples dérangements lui valent un séjour perpétuel dans un asile de fous.

Cela n'explique en rien son pouvoir de régénération. Edmond Fourastié a rencontré un être monstrueux (inconnu à l'heure où je vous écris ces lignes) qui a fait de lui son Fils Démoniaque, « homme » à tout faire qui lui conféra par la même occasion sa Paranoïa malade. Il est normal qu'il ait récupéré de cette paternité non naturelle un des pouvoirs de son mentor qui est Bouclier de Chair.

Non loin de là...

RUE ST MARTIN – IIIÈME

Bulletin de la société archéologique de Paris –

« Nous nous opposons formellement à la supplique envoyée par le cardinal pour enlever la pointe d'ogive du portail. Les arguments théologiques sont irréfutables : c'est bien la place de Dieu que de figurer sur cette clef de voûte. Nous ne pouvons enlever sous ce prétexte l'**effigie de Baphomet** qui trône à sa place. Nous déplorons que le quartier soit devenu un haut-lieu de l'occultisme moderne, mais Baphomet est une pièce rare et qui plus est d'époque. De plus, nous pensons sincèrement que ces quêteurs de surnaturel soient davantage attirés par les ruines templières du coin plutôt que par cette insignifiante sculpture ».

RUE D'ARCOLE – IVÈME

Croyants en la magnificence divine et en l'ampleur de sa rédemption, parents dont l'honneur a été souillé par votre fille indigne, remettez-vous dans le miracle de la **chapelle Sainte Marine**, qui peut avec moult prières redonner la virginité perdue à votre descendance. Privilégiez les matinées ou les débuts de soirée : la réputation du sanctuaire multiplie les mariages de filles sans honneur avec au doigt une alliance de paille.

RUE AUBRY LE BOUCHER – IVÈME

Stupéfaction au tribunal de Paris : le **boucher de Ménilmontant a été relâché !**

L'astucieux avocat avait obtenu de le faire passer par cette ruelle. Le boucher implora la grâce au cardinal qui devait l'absoudre. Au nom d'un privilège médiéval que nos hommes de lois ont omis d'enlever, cette grâce libère le prisonnier et échappe donc au supplice de la guillotine. La seule condition était que la rencontre fût fortuite : nous doutons fort, pour notre part, que le cardinal voulût se mouiller ses augustes pieds sans obscure raison d'obstruction à la justice d'Etat. Bonnet d'âne pour notre justice.

PLACE DU CHÂTELET – IER

Exhibition exceptionnelle à ne pas manquer ! La **visite de la prison du Châtelet** moyenâgeux ! Venez découvrir les infâmes tortures d'avant la Révolution : la pelote garrottant, les brodequins broyant les mollets, la fin d'aise (cachot dont on ne pouvait plus réchapper), la chambre d'Hypocras (cellule entonnoir où le condamné finissait noyé dans l'eau froide avec des reptiles gluants !). Ames sensibles, s'abstenir.

RUE DE L'HÔTEL DE VILLE (ANCIENNE RUE DE LA MORTELLERIE) – IV ÈME – N° 56

Vestiges à visiter : l'Hôtel des Barres, siège de la commanderie des templiers de Paris. Sa cave ogivale en deux travées où se déroulaient leurs cérémonies secrètes. Plus loin dans la rue : le point de départ de l'épidémie de choléra de 1832.

PARVIS DE NOTRE DAME

La préfecture de Paris souhaite limiter les accès à la cathédrale de nuit. Les attroupements de curieux devant la rosace zodiacale sont interdits. L'intérêt de certains qui soulignaient que ce **zodiaque** commençait par les poissons (tradition hindoue) est déclaré non manifeste. Tout **soi-disant alchimiste** déchiffrant les pierres sera arrêté. Tout apprenti (reconnaisable à son bonnet phrygien) faisant le guet pour les précédents écoperà d'une amende conséquente.

Tout occultiste, de ceux qui prétendent que les serrures de Biscornet fûtes réalisées par le démon, pris à psalmodier auprès des portes sera également arrêté.

LA SORBONNE (BD ST MICHEL, IER)

Reconstruite autour de l'ancienne chapelle, on y assure des cours de 1884 à 1901. A peine plus loin, les ruines médiévales des thermes de Cluny et le boulevard vers la Cité de Notre Dame.

RUE CHAMPOLLION – VÈME

La **Brasserie de l'Espérance** vous accueillera à bras ouverts, avec ses serveuses avenantes qui n'hésiteront pas à revêtir le costume relatif à la boisson commandée ! Alors, vous avez toujours rêvé d'une blonde servie par une blonde, d'une chatoyante bavaroise, d'une discrète batave ? Venez donc goûter à nos nectars et à leurs splendides émissaires. Ici, toute consommation est permise !

La Brasserie de l'Espérance : meilleure que les 42 brasseries à femmes du quartier latin réunie !

RUE DES ÉCOLES – VÈME

Le **musée Dupuytren** est en passe d'être désaffecté. La pétition des étudiants de médecine n'aura pas suffi pour conserver ce haut lieu de la curiosité. Sa splendide collection de difformités, rassemblées depuis le XVIIIème siècle, sera bientôt vendue aux enchères. Amateurs à l'âme sensible, s'abstenir.

GALERIE DE ZOOLOGIE (RUE GEOFFROY ST HILAIRE, VÈ)

A connu un agrandissement en 1885 à l'arrivée des baleines lapones accrochées encore aujourd'hui au plafond. La galerie elle-même est terminée en 1889 avec une longueur de 50m. Il ne faut pas oublier la quantité phénoménale d'animaux empaillés, de fossiles et autres qui dorment dans les salles annexes, surtout dans le domaine prometteur de la paléontologie. On peut y trouver certaines pièces très étranges.

PLACE MAUBERT - VÈME

Le quartier qui a résisté à l'assainissement d'Haussmann. Quelques curieux et amoureux des siècles médiévaux pourront admirer de leur fiacre les ruelles et venelles abandonnées. Un tableau vivant rehaussé par la présence des truands, voyous et clochards, occupés au ramassage des mégots pour en retirer des clopes qu'ils voudront vous revendre comme « cigarettes à la main ». Quelques ravageurs fouilleront dans les ruisseaux fangeux courant au centre de la rue pour rechercher quelconque trésor. Avec de la chance, vous apercevrez les étoiles de **cette Cour des Miracles** : Joséphine l'hermaphrodite, Malaga la cantatrice déchue gonflée d'hydropisie... Place Maubert : là où les âmes se reflètent à l'extérieur !

BVD EDGAR QUINET – XIVÈME

De **nouvelles profanations ont été signalées au cimetière de Montparnasse**. C'est la seconde série depuis la création du « Champ des navets » en 1824. La première, vers 1847, fut l'œuvre du soldat Francis Bertrand (25 ans) qui mutilait et arrachait le cœur des jeunes défrites jusqu'à sa condamnation au bagne (notre justice n'a pas de peine caractérisée pour ce type d'acte, sauf celle de profanation de sépulture). La police installera des guetteurs au sommet du moulin de la Charité qui trône au centre du cimetière.

RUE DE LA GAÏTÉ - XIVÈME

Visitez la campagne de loisirs de Paris à Montparnasse dans un environnement préservé où le vin blanc de Suresnes coule à flots. Ses bals : le Jardin de Paris, le Bal des Gigoteurs. Ses restaurants : le Richelieu et ses trois étages ; le Veau qui Tette, les Deux Edmond, les Deux Gaspard, le Lapin Blanc. **Pour toutes les bourses, pour une soirée de détente ou de folie !**

RUE HENRI BARBUSSE – VÈME ET XIVÈME

Selon ses hagiographes, Saint Denis aurait prêché dans une carrière située en deçà de cette rue, qui était devenue à ce titre un passage obligé des dépouilles des rois de France. Nous rappelons à nos lecteurs que la religion chrétienne était interdite par les romains païens, que sa pratique était punie de mort et que les catacombes étaient les premières « églises » vouées au culte de Notre Seigneur. Voilà pourquoi notre Eglise a lancé une souscription pour que ce sanctuaire puisse être rendu à la lueur du ciel par une équipe d'archéologues. Envoyez vos dons à la congrégation du Sacré Cœur, ce qui vous tiendra lieu d'une semaine d'indulgences.

RUE DU VAL DE GRÂCE – VÈME

La préfecture de police insiste une nouvelle fois sur les dangers de l'accès sauvage aux galeries sous l'ancien couvent du Val de Grâce.

JARDINS DU LUXEMBOURG – VI ÈME

Petite brève issue du Bulletin de l'Archéocultiste du dernier mois :

« L'actuel jardin du Luxembourg renferme en son sol les ruines du château de Vauvert bâti par le roi Robert, excommunié au Xème siècle. L'interdit de l'Eglise alimenta nombre de superstitions qui attirèrent les malandrins. Le chemin d'Issy fut d'ailleurs surnommé Via Infera, chemin de l'Enfer. Les Chartreux récupérèrent les lieux et l'assainirent à grand renfort d'eau bénite, en l'an de grâce 1257. Tout cela pour se réapproprier la rue d'Enfer qui séparait cet espace infernal de la crypte de notre dame des champs de St Denis, frontière entre les mondes sacré et diabolique. Cependant, avec l'expulsion des chartreux, l'endroit est de nouveau fréquenté par les amateurs de magie qui y caricaturent les usages sociaux, célèbrent la peste de 1348 et s'adonnent à leurs arts autrefois interdits. »

AUTOUR DE L'ANCIEN COUVANT DU VAL DE GRÂCE – VÈME

Des égoutiers pourfendeurs de la gastronomie – des patrouilles organisées pour retrouver les disparus des souterrains autour du clos des chartreux ont permis d'arrêter d'étranges méfaits. Regardant par une petite fenêtre et attiré par une odeur des plus putrides, des fonctionnaires ont mis à jour une nécropole féline forte des restes d'une centaine de chats. L'anecdote cesserait là si l'on avait découvert à la surface un restaurant de gastronomes qui proposaient fallacieusement gibelette, civets et terrines de lièvres à son menu... alors que les pauvres matous finissaient dans la casserole !

VI) La tête du député

J'ai été accusé de m'être trop attaché à des intérêts matériels. Pourtant je vois dans les principes du libre-échange une force qui agira dans le monde moral à l'image de la gravitation dans l'univers physique (...). Il rapprochera les hommes; il abattra les antagonismes de race, de croyance, de langue; il nous unira tous par les liens de la paix universelle.

Discours de Cobden à Manchester, 15 janvier 1846 (extrait).

Le « jour jaune » qui survint à Paris, le 6 septembre 1889, a été attribué — comme beaucoup d'autres phénomènes — à un feu de prairie ou de forêt. Des remous atmosphériques locaux auraient concentré la fumée à haute altitude. Pourtant aucun feu précis n'a pu être associé au « jour jaune ».

La journée débuta avant l'aube par un lourd brouillard ; lorsque le soleil invisible se leva par derrière, les vapeurs formèrent un rideau épais, cuivré, à travers lequel une étrange lumière jaune envahit l'air. Elle décomposa les couleurs naturelles : les fleurs jaunes parurent grises et l'herbe bleuâtre. En ville, on alluma les éclairages électriques ou à gaz ; mais leurs lumières semblèrent elles aussi anormales. « On remarquait une luminosité particulière sur chaque clôture et chaque arête de toit, les arbres semblaient prêts à s'enflammer. » L'étrange lumière baissa, puis augmenta jusqu'à sa disparition définitive dans l'après-midi. A ce moment, le soleil surgit comme une boule rouge entourée de nuages jaunes. « Dans la journée, la température fut étouffante, ce qui provoqua lassitude et dépression. »

Librement adapté de Nature, 6 octobre 1881.

«Tortueux, crevassé, délavé, craqué, coupé de fondrières, cahoté par des coudes bizarres, montant et descendant sans logique, fétide, sauvage, farouche, submergé d'obscurité, avec des cicatrices sur ses dalles et des balafres sur ses murs, épouvantable, tel était, vu rétrospectivement (et par Victor Hugo), l'antique égout de Paris. Ramifications en tous sens, croisements de tranchées, pattes d'oie, étoiles, comme dans les sapes, caecums, culs-de-sac, voûtes salpêtrées, puisards infects, suintements dardreux sur les parois, gouttes tombant des plafonds ténébreux; rien n'égalait l'horreur de cette vieille crypte exutoire, appareil digestif de Babylone, antre, fosse, gouffre percé de rues, taupinière titanique ou l'esprit croit voir rôder à travers l'ombre, dans de l'ordure qui a été de la splendeur, cette énorme taupe aveugle, le passé. »

Récit

MAGASIN AU BON MARCHÉ — RUE DE SÈVRE — 21 H00.

Berthold Spinaci ruminait de nouveau en croisant les riches galantes qui se promenaient dans l'immense halle du quartier de Sèvres. Il ne pouvait se résoudre à abandonner la lutte contre les injustices sociales, la pauvreté, l'inégalité entre nantis et dépossédés. A l'aube de la quarantaine, le guerrier des rues ne se sentait à l'aise nulle part. Chassé des pays de ses deux parents, l'Allemagne et l'Italie, qui l'avaient remercié de sa participation à l'unité nationale d'une bien curieuse manière (l'exil) sans doute pour écarter ses utopies (vive le réalisme politique), il venait de quitter le troquet des anarchistes, écœuré par le discours de son nouveau maître. Cette engeance roumaine leur avait tout bonnement interdit de passer à l'acte et de faire passer ce sale député de vie à trépas, dans un joyeux feu d'artifice qui en enverrait les restes dans la glauque Seine. Spinaci avait claqué la porte, criant à l'usurpateur, maudissant ce probable juif de détruire toutes leurs chances de mettre à genou ce

gouvernement de corrompus. Maupeou l'avait suivi pour regagner sa mesure attenante aux arènes de Lutèce, qui devrait prochainement être détruite pour éclaircir l'édifice.

« De la poudre aux yeux. Comme les arènes de Lutèce. Il suffit qu'un député brandisse une promesse pour que ce peuple aveugle le suive. Du pain et des jeux. Comme notre vieille Italie romaine. » La pensée de la poudre le rappela à sa mission, qu'il décida coûte que coûte de parachever.

Berthold Spinaci quitta le *Bon Marché* par la *rue de Sèvres* prolongeant celle de Babylone. La silhouette du toit de la prison militaire le fit frissonner, lui qui connaissait intimement les horreurs de ceux qui avaient eu le malheur de croupir entre les griffes de la justice. Il obliqua rapidement vers le dôme des Invalides pour se diriger vers son noble but : *l'Assemblée Nationale*.

DEVANT LE CAFÉ PROCOPIO – RUE DE L'ANCIENNE COMÉDIE – 21 H00.

C'est un homme à l'allure dégingandée qui sortit du café *El Procopio* alors que le soir était déjà avancé. Il titubait quelque peu à la manière d'un acteur du *Grand Guignol*, redevable en cela à la caresse subtile de la fée verte qui s'insinuait dans ses veines. Bien qu'émêché, il conservait cette droiture propre aux grands de ce monde et s'appuyait vigoureusement sur sa canne, rajustant le haut de forme, se dirigeant à grand pas vers le nord ouest comme si l'habitude lui permettait d'abolir pour un temps la langueur de l'alcool.

Il en allait toujours de la même rengaine quand Paul se mettait à déclamer ses vers, à l'intérieur accompagné d'un bon kahwa bien chaud, à l'extérieur quand, une fois virés par le propriétaire, il n'y avait plus que la riche façade décorée du café italien pour recueillir ses compositions enflammées. La cinquantaine consommée, le bougre avait encore de la ferveur et lui avait présenté fièrement la jaquette de son nouveau recueil intitulé « *Paul Verlaine, Parallèlement* ».

Cette soirée avait vu leurs digressions sur l'après vie, ayant lu quelques passages des œuvres hallucinées de Maupassant, ils s'étaient même essayé à faire tourner les lourdes tables de l'établissement, sans autre succès que de simples hallucinations causées par l'absinthe.

Ferdinand avait aperçu, à travers les brumes des fumées de cigare, le visage grimaçant de l'une de ces stryges de l'ancien temps, décrites admirablement dans le livre de Sheridan Le Fanu, un de ces vampires de légende qui hantaient l'imaginaire de l'Europe depuis des siècles. Il avait mis en relation cette vision –une de plus- avec son aventure dans le cimetière de Montmartre il y a une semaine, quand il avait assisté à un bien curieux rituel perpétré par un noir et destiné à une odieuse prière sataniste. L'ayant décrite avec moult détails à ses compagnons de bibine, il avait appris que le rite en question venait de la tradition vaudou, et que le noir en question était probablement un parmi la centaine de domestiques venus des Antilles à engendrer quelconque maléfice envers son maître. Ferdinand avait frissonné et s'en était trouvé honteux quand ses camarades se moquèrent de lui. Il était foncièrement honnête et admettait difficilement être remis en question et l'ivresse de la fée verte lui permettait souvent de révéler ce genre de propos inavouable. Lors de cette péripétie, il était tout de même dans un état analogue à aujourd'hui et n'aurait pu jurer d'avoir réellement vu ce cadavre sortant de la tombe alors que le « prêtre » s'était acquitté des derniers grognements de son rituel.

Ce genre de cauchemar récurrent le guérirait probablement de la fée verte, du moins à brève échéance. Il avait cessé de fréquenter le *Fantasia* et sa fumerie d'opium après cette rencontre dans le cimetière.

Le dandy frenchie, perdu dans ses pensées, trébucha sur la base d'un lampadaire et se rattrapa in extremis à la barrière attenante. Il était moins une.

QUAI D'ORSAY – DEVANT L'ASSEMBLÉE NATIONALE – 21 H00.

Le député Anselme Fourier regarda autour de lui : esplanade des Invalides, Gare des Invalides, Assemblée Nationale, Mairie, Ministère du Travail... Un concentré de tout ce qui fait la force de son pays, avec sa propre personne en son centre. Fourier se prenait pour un mortel monté au sommet de l'Olympe, où certains hommes devinrent des dieux. Il ne doutait pas de sa bonne étoile et sa prêche

enflammée de l'après-midi lui avait fait gravir une marche supplémentaire vers les sommets du pouvoir.

Il rejoignit l'autre côté de la rue, surplombant la Seine dont il entreprit de remonter le cours. Le fleuve charriait de nombreux alluvions arrachés à son lit lors des dernières pluies ; son opacité n'avait d'égale que la lucidité des idées de Fourier. Celui-ci avait défendu bec et ongles son projet de citoyenneté à la française : il voulait tout bonnement dissoudre les droits des étrangers sur le sol national et instaurer un civisme à deux vitesses, pour défendre le bien de ses compatriotes. Ce petit homme veule cachait la formidable énergie d'un orateur qui aurait rêvé de se mesurer au grand Cicéron lui-même. Ses adversaires ne redoutaient pas sa lame- sa constitution frêle lui en interdisait l'exercice- mais bien sa langue et sa plume. Plus d'une carrière avait été interrompu à la suite d'une remarque cinglante du petit homme d'Etat.

Bien entendu, il n'était pas dupe de ses propos. La seule personne qu'il ne pouvait convaincre pleinement était bien lui-même. Son nationalisme était bien là, se nourrissant de la sève du terroir où il est né, ses rêves lui prophétisaient une revanche prochaine sur l'Allemagne pour laver l'injure de 1870-1871, bien qu'il n'ait participé à la guerre.

Sa réponse à ce chimiste allemand –comment s'appelait t'il déjà ? Willstätter ? Ce doit être ça, sa femme fréquentant le salon de la mienne- avait fait sensation, son cynisme merveille. Cet idiot de Germanie pensait émouvoir l'assemblée en l'exhortant d'abandonner toute idée de préférence nationale... Quel imbécile ! Le réalisme en politique le connaissait. Certes, il avait succombé de bonheur lors des applaudissements des collègues acquis à sa cause : sa mégalomanie restait son talon d'Achille. Il se rendait compte de son nihilisme –croyait il réellement en quelque cause qu'il feignait défendre ?- et de son narcissisme –était il faillible ? Sa démagogie attisait l'amour de la foule ignare ! – il avait conclu un pacte familial avec le peuple, arguant de pouvoir tout changer alors qu'il en était incapable, promettant chaque jour une nouveau Noël. Le petit père de la nation. Il le savait. L'Etat était bien capable de se réguler par lui-même, le métier de politique consistait à veiller au bien-être de sa popularité sans rien oser de ce qui pourrait l'entacher.

Fourier continua son chemin vers la location de fiacre la plus proche.

A deux pas de là...

RUE DE L'ANCIENNE COMÉDIE

Nous nous insurgeons sur ce lieu de pèlerinage qu'est devenu l'ancienne demeure dudit **Eliphaz le Mage**, ancien prêtre défroqué du nom de Constant, dévoyé dans les arts diaboliques de la manipulation des esprits et dont la rencontre avec le diable aurait sonné le glas en l'année 1875. Le Cénacle de chiromanciens qu'il a fondé effraye nos bons paroissiens. Nous attendons des autorités qu'elles prennent leur responsabilité afin de faire cesser ce tapage.

RUE DU REGARD – VI ÈME

Une affaire bien étrange a retenu notre attention concernant un condamné à mort d'il y a quelque temps.

Michel Campi, le guillotiné inconnu

Le 10 août 1883, deux paisibles rentiers, M. Ducros de Sixt et sa sœur, respectivement âgés de 65 et 63 ans, furent sauvagement assommés, à l'aide d'un marteau à manche court, par un individu que l'on décrivit comme « puissamment musclé, aux mouvements d'une agilité extraordinaire, aux traits ascétiques et durs, aux petits yeux aigus, tourmentés, féroces. »

Le crime eut lieu au domicile des victimes: 7, rue du Regard. M. Ducros de Sixt ne devait pas survivre à ses blessures ; sa sœur en réchappa, mais perdit à jamais la raison. Le criminel, qui avait cherché à fuir, mais s'était fourvoyé dans une chambre sans issue, fut arrêté dans les minutes qui suivirent. Dépourvu du moindre papier d'identité, il déclara, lors de son premier interrogatoire au commissariat

de Saint-Sulpice, se nommer Michel Campi et être né à Marseille en 1850. Mensonges que tout cela, les-vérifications effectuées au bureau de l'état-civil du grand port méditerranéen en apportèrent la preuve. Mais « Campi » n'en démordit pas et refusa même de fournir de plus amples renseignements sur le crime lui-même. Nous empruntons à Léon Treich ce dialogue significatif entre le mystérieux inconnu et le juge d'instruction:

- Connaissez-vous M. Ducros de Sixt?
- C'est mon affaire.
- Ou'M116 Ducros?
- Encore mon affaire.
- Étiez-vous déjà venu rue du Regard?
- Aucun souvenir.
- C'était donc la première fois que vous passiez là?
- Je l'ignore.
- Quelle est votre profession?
- Cherchez.
- Votre domicile?
- Peu importe.
- Avez-vous prémédité votre crime?
- Je n'en sais rien.
- Quel mobile vous a fait agir?
- Le meilleur.

Après huit mois d'instruction, d'investigations policières, de confrontations avec plus d'une centaine de personnes, — tout cela en pure perte — d'articles passionnés dans la presse (« Qui est Campi? », « Qui se dissimule sous ce nom jeté au hasard? »), l'inconnu, — toujours et de plus en plus inconnu — comparut devant les Assises de la Seine, le 21 mars 1884. L'interrogatoire d'identité donne le ton de ce que vont être les débats :

- Votre profession?
- Inconnue.
- Votre domicile?
- Inconnu.
- Votre lieu de naissance?
- Inconnu.

Il a pourtant, murmure-t-on, révélé son secret à son défenseur, mais en ayant fait jurer à celui-ci de n'en rien dévoiler. L'avocat tiendra parole et les débats n'apporteront aucune lumière, si fugitive soit-elle.

Condamné à mort, l'assassin de M. Ducros de Sixt fut exécuté le 31 avril, toujours sans nom, puisqu'aussi bien « Campi » n'en était pas un. Comme il l'avait dit, à l'issue de la dernière audience de la Cour d'Assises: « Messieurs les juges veulent prendre ma tête. Ils la prendront sans étiquette ». Au Chapitre XI de son livre *Treize dévoyés cimmels*, Léon Treich raconte:

«... Campi ne trouva pas la paix dans la mort. Les docteurs Laborde et Love qui faisaient à cette époque des études sur la survie âmes décollation, se saisirent de son corps et de son chef et tentèrent de ranimer pendant quelques minutes la tête sanglante en myclant le sang d'un chien. L'expérience ne donna rien ». L. M.

PLACE SAINTE SULPICE — VI ÈME

Attention : à tous les habitants de Paris. La préfecture de Paris annonce **la prochaine fermeture du Bal des Zéphyr**s, cabaret à la mode de la place Ste Sulpice. Le motif de cette condamnation est le non respect de la législation sur les lieux de culte et de repos des morts, les pistes de danses étant placés sur l'ancien cimetière de la paroisse. Le propriétaire des lieux devra en outre retirer à ses frais l'emblème de la tête de mort reposant sur les ailes de chauve-souris et le sablier vide trônant à l'entrée, avec en plus la gravure « *Hic resquiescant, beatam spem expectantes* ».

CHAMP DE MARS – VIIÈME

Une grève des ouvriers asiatiques sur le chantier de l'exposition universelle. Hier matin, les 21 manouvriers qui travaillaient sur les palais de la Cochinchine et du Tonkin ont cessé leur activité, sous prétexte qu'ils supportaient mal leur acclimatation et qu'ils réclamaient des compagnes pour mieux supporter le mal du pays. La préfecture tente de leur trouver des filles de joie promptes à leur redonner le cœur à l'ouvrage.

L'ingénieur Barre n'a eu aucun mal avec son **chemin de fer glissant** cheminant dans les allées de la future exposition. Le système basé sur des suspensions hydrauliques entre les patins et le rail atteint la vitesse de 8 km/h, ce qui a occasionné la chute de quelques passagers décontenancés. Une invention promise, assurément, à un brillant avenir.

TOUR EIFFEL (CHAMP DE MARS, VIIÈ)

La merveille de l'exposition universelle, égérie de la capitale, eut aussi ses détracteurs : « Nous verrons s'allonger comme une tâche d'encre l'ombre odieuse de la colonne de tôles ballonnée » (pétition d'artistes, 1887).

INSTITUT PASTEUR (RUE DU DOCTEUR ROUX, XV È)

Le surnommé « Palais de la Peste » date de 1888 et renferme une crypte de style byzantin (faite sur le modèle de celle de Ravenne). Selon ses propres volontés, Pasteur y est inhumé en 1896, évitant les honneurs du Panthéon. Cette galerie sert également d'institut médico-légal, lieu familier pour les futurs enquêteurs. Notons dans le même registre la reconstruction d'hôtel-Dieu où l'on soigne les malades, dont l'un se situe au centre de l'Île de la Cité en y offrant 600 lits gratuits aux nécessiteux.

DES CATACOMBES DU SOUS-SOL DE MONTPARNASSE ET DENFERT-ROCHEREAU

*« Croyez que chaque jour est pour vous le dernier ».
inscription trouvée dans les catacombes parisiennes.*

Le métropolitain n'a pas l'apanage d'explorer les entrailles de Paris. Le réseau des catacombes² court sur plus de 350 kms de carrières. Une voie d'accès principale : **la place Denfert Rochereau** (XIX ème), reliant les carrières des Buttes Chaumont (surnommées les chaudières de l'Enfer) encore en activité. La rue Denfert Rochereau gagne rapidement son sobriquet de rue d'Enfer, qui mène à cet anti-monde, à ce gouffre tentaculaire qui, croît-on, mangera les parisiens au Jugement Dernier. Les catacombes ne sont pas seules à parcourir le monde chthonien. Les égouts existent mais leur efficacité reste très limitée. En 1872, un orage noya en 5 minutes le système égoutier ; au moins cette mésaventure chassa une partie des rats omniprésents. Le travail des égoutiers mérite des éloges pour survivre dans ce cloaque infect, en attendant la prochaine mise en service du Tout à l'égout.

Les **galeries issues des anciennes carrières** de calcaire et de gypse, la chair des monuments de Paris, forment parfois des « ciels » vertigineux et des « cathédrales » souterraines de 20 m de plafond. Les vestiges de lampes, les piliers énormes témoignent de la vie des mineurs. Mais le voyageur risque beaucoup à s'attarder sur ces merveilles : gare aux fontis³, aux éboulis et aux âmes en peine qui errent dans le réseau (criminels, tueurs de rats, ombres passantes...). Ce labyrinthe est une couverture idéale pour les proscrits et les génies du crime.

Le **macabre de cette histoire est aussi ancien**. A l'aube de la Révolution, un ruisseau formé par les intempéries a déversé des cadavres dans une cave voisine du charnier des Innocents. Ordre est

² terme général pour désigner toute galerie.

³ Sables mouvants par effondrement, s'ils sont plutôt liquides, la mort est rapide sinon, elle est plus lente.

donné d'exhumer près d'un million de cadavres de la ville pour les disposer –parfois artistiquement– dans des ossuaires : nos catacombes.

Le 1^{er} avril 1897, un billet circula pour inviter les destinataires à un concert dans la Rotonde des Tibias, dans les catacombes, rendez-vous au 92, entrée Dareau. Occultistes, nécromanciens : s'abstenir.

Les visites sont permises depuis 1867 à raison de deux jours ouvrables par mois. L'ordonnancement méticuleux des os ressemblent à une parade militaire plus qu'à un hommage posthume à ces glorieux anonymes.

VII) Le troquet des anarchs

L'homme n'exploite plus l'homme, mais l'homme associé à l'homme exploite le monde livré à sa puissance.

Saint-Simon (1760-1825), Œuvres de Saint-Simon et d'Enfantin.

Proudhon et la propriété

Proudhon (1809-1865). fils de tonnelier, écrit en 1848 ce pamphlet qui éclate comme un scandale. Il s'y attaque à la propriété et s'y montre résolument hostile à l'État. Seules des associations peuvent constituer une société juste. Proudhon devait par la suite se heurter à Marx. Si j'avais à répondre à la question suivante : Qu'est-ce que l'esclavage? Et que d'un seul mot je réponde : C'est l'assassinat, ma pensée serait d'abord comprise. Je n'aurais pas besoin d'un long discours pour montrer que le pouvoir d'ôter à l'homme la pensée, la volonté, la personnalité, est un pouvoir de vie et de mort, et que faire un homme esclave, c'est l'assassiner. Pourquoi donc à cette autre demande : Qu'est-ce que la propriété ? ne puis-je répondre de même : C'est le vol, sans avoir la certitude de n'être pas entendu, bien que cette seconde proposition ne soit que la première transformée? (...)

I. La possession individuelle est la condition de la vie sociale; cinq mille ans de propriété le démontrent; la propriété est le suicide de la société. La possession est dans le droit; la propriété est contre le droit. Supprimez la propriété en conservant la possession et, par cette seule modification dans le principe, vous changerez tout dans les lois, le gouvernement, l'économie, les institutions; vous chassez le mal de la terre...

IX. L'association libre, la liberté, qui se borne à maintenir l'égalité dans les moyens de production, et l'équivalence dans les échanges, est la seule forme de société possible, la seule juste, la seule vraie.

X. La politique est la science de la liberté; le gouvernement de l'homme par l'homme, sous quelque nom qu'il se déguise, est oppression; la plus haute perfection de la société se trouve dans l'union de l'ordre et de l'anarchie.

La fin de l'antique civilisation est Venue; sous un nouveau soleil, la face de la terre va se renouveler. Pierre-Joseph Proudhon, Qu'est-ce que la propriété ? Recherches sur le principe du droit et du gouvernement.

Récit

FAUBOURG SAINT ANTOINE – TROQUET DU BONNET ROUGE – 19H00.

L'arrière-salle était encore jonché de la partie de cartes de l'après-midi. Une odeur de bière renversée flottait dans l'atmosphère ; des débris de toute sorte jonchaient le parquet : la serveuse s'activait à nettoyer le sol afin de faire disparaître les dernières traces de vinasse. Elle éprouvait

quelque difficulté à travailler correctement avec ces diables d'hommes qui péroraient comme des pies bavardes.

-« Nous vous remercions pour les conseils avisés que vous nous avez prodigués au sujet des explosifs. L'opération a été un franc succès. Sincèrement et au nom de notre cause, merci ».

-« Pas d'quoais. J'aimerais ben quand même compter sur vous l'moment v'nu. On sait toujours pont commint intrer din'le chambre des députés. »

Pareille conversation aurait semblé confidentielle à toute oreille distraite. Pourtant, il s'agissait d'un groupe de six hommes qui débattaient de leurs agissements occultes.

-« Ce que Michel veut dire, c'est qu'il me semblerait correct de votre part de nous faire profiter de votre bras long pour nous faire entrer dans l'Assemblée » tempéra un jeune homme distingué, quoique moins fringant que le bourgeois auquel il s'adressait, mais bien plus que son compagnon plus âgé qui profilait le parfait ouvrier aviné parigot, du genre de ceux qui abondaient dans ce quartier prolétaire.

-« Nous ne sommes point anarchistes, l'Etat n'est guère notre némésis. Seule l'industrialisation qui aliène les hommes est objet de lutte ».

-« Et tu crois pas que les patrons députés, eux, ils n'aliènent pas les hommes ? » ajouta une femme assise au bar, émergeant de sa lecture du Capital de Marx.

-« Madame, nous n'avons pas été présentés. Je représente le camp des luddistes. Nous luttons contre l'influence subversive des machines sur l'économie sociale et la condition des travailleurs. Elles provoquent cessation du travail, réduction du salaire, surproduction, altération et falsification des produits, faillites, déclassement des ouvriers... Les machines nous promettaient la liberté; je vais prouver qu'elles nous ont apporté l'esclavage. »

Quelques rires narquois ponctuèrent les derniers mots de cet industriel révolté.

-« Il n'empêche que vous, monsieur, combattez pour votre propre intérêt puisque vous tenez une entreprise de filature qui n'a su, à ce qu'on m'a dit, se moderniser à temps pour soutenir la concurrence. »

Le bourgeois s'empourpra. Ses joues écarlates semblaient témoigner d'une apnée temporaire.

-« Ouais. Vot' coup de main s'ra précieux, et vot' tune aussi... ».

-« Je ne suis pas le seul à rester fortuné ici » répliqua t'il en regardant le royaliste qui l'avait tancé. « Et vous l'avez dit, mon affaire est au plus mal... »

La lumière du troquet avait été volontairement tamisée, de sorte que chaque personnage qui parlait s'avancait pour profiter de la lueur de la lanterne. Les autres restaient dans la pénombre du lieu, attentifs, le visage masqué par cet anonymat relatif.

Ces débats sur l'engagement dans un intérêt individuel ou une cause collective embarrassait souvent ces révolutionnaires, à l'exception notable des anarchistes. **Cet établissement était une véritable tour de Babel de la contestation du pouvoir légal**, le seul endroit de Paris où monarchistes et communistes rouges pouvaient se fréquenter sans se chercher des noises. La solidarité qu'ils avaient contracté lors de leurs séjours en prison survivaient à leur libération. Après cette attaque, chacun retourna à ses méditations personnelles. Le silence, l'attente firent leur retour. Pouvaient on désobéir à l'Etat ? Devait on le déstabiliser ? Aller à l'encontre du progrès ? Accepter la roue de l'Histoire qui tourne ? Subir ou agir, même à contre-courant ?

-« Y'a bien le député Fourier qu'est notre ennemi commun. Y'a pas plus à droite, anti-monarchiste, patron corrompu et pourfendeur d'utopie que lui. Et on avait prévu de lui trouer la peau... »

-« Tu as trouvé le terme juste. Avait prévu. Ce n'est plus dans nos plans désormais ».

La voix venait de derrière le bar. L'individu se dissimulait sous un ample couvre-chef et ne redressait pas l'échine. Une voix quasi sépulcrale, où chaque syllabe faisait écho au tonnerre, les mots détachés comme si la personne affectait de se faire comprendre. Un léger accent d'Europe orientale trahissait les origines étrangères de ce monsieur. L'inconnu sortit la main de sa chemise bouffante démodée, qui aurait mieux convenu à un noble d'Ancien Régime qu'à un gentilhomme d'aujourd'hui.

-« Notre précédente opération, couronné de succès, écarte désormais le recours à la terreur pour mettre à genou le gouvernement. Tout le monde n'y a vu que du feu. Cette version ridicule du président victime d'une congestion après la visite de sa maîtresse a conquis le peuple. Mes

agissements n'ont et ne seront pas percés à jour ». Ces paroles égayèrent le partisan royaliste qui sortit la tête de son journal :

-« Regardez l'Aurore. Clemenceau y déclare que le président Félix Faure vient de mourir, et que cela ne fait pas un homme de moins en France ! Quel salaud ! Ce bon Félix n'était qu'un falot, mais quand même ! »

-« N'empêche que le nouveau, Carnot, n'est pas de la même trempe. Faudrait ben le faire sauter... » poursuivit l'anarchiste, sans vouloir en démordre. Le regard de l'étranger semblait flamboyer malgré la pénombre. Le temps semblait se suspendre. Le calme était revenu.

-« Fourier est mon protégé. Sa verve sert mes desseins. Tu n'es qu'un larbin. Exécute ma volonté. Tu n'as rien d'autre à faire ».

La phrase s'achevait quand l'anarchiste, accompagné de son vieux compagnon, claqua la porte. Un vent glacial pénétra aussitôt dans la salle, portant une lointaine parole « sale utopiste ! ».

-« L'anarchisme est comme un cheval fou. Il est bien difficile à arrêter. Messieurs, je me dois de harnacher cette jument en chaleur avant qu'elle ne commette quelque indécatesse. Je reviens aussitôt. »

Les membres de la conjuration assistèrent à une brusque accélération du temps : il leur sembla que leur guide était déjà parti alors qu'ils s'abreuyaient encore de ses paroles. Le monarchiste proposa une partie de cartes pour tuer le temps, à défaut d'autre chose...

Non loin de là

RUE DE LA ROQUETTE – XI ÈME

Voici, cher confrère révolutionnaire, la description placardée d'une exécution à la guillotine placardée sur tous les murs des polices de Paris. Par notre devoir d'information et par notre souci de te préparer à un éventuel martyr, nous t'en reproduisons la teneur pour que ton cœur se durcisse face à la barbarie du meurtre légal à la française.

« Dès le soir précédant une exécution, devant la place de la Roquette, la rue était barrée par un cordon d'agents. Plus loin, se tenaient les gardes municipaux sur deux rangées, leurs armes formées en faisceaux, avec les baïonnettes qui scintillaient à la lueur des becs-de-gaz. Le long des maisons, un passage était ménagé, dont un marchand de vin et un bureau de tabac profitaient amplement: ce soir-là, ils regorgeaient de monde, journalistes, voyous, curieux, femmes du monde et filles de joie. Deux heures sonnaient. On accrochait rapidement les volets des devantures. La foule grossissait. La place, plantée d'arbres grêles et de réverbères, était encore déserte.. Soudain, le roulement de deux fourgons fracassait les rues pétrifiées : l'un contenait les bois de justice, l'autre un grand panier rempli de son. Des hommes en descendaient: M. Deibler et son parapluie, accompagné de ses aides vêtus de blouses bleues et de casquettes d'ouvriers. Les gardiens de la paix repoussaient la foule et l'obligeaient à prendre place derrière les barrières. Tandis que ses aides montaient lentement la guillotine, l'exécuteur en vérifiait l'équilibre, un niveau d'eau à la main. Le travail durait plus d'une heure. Enfin, un aide sortait de la gaine la lame triangulaire, qui, vissée à la masse de fonte du mouton, était hissée au moyen d'une corde. On installait la lunette et la bascule, puis le bourreau vérifiait soigneusement le fonctionnement de la lame. Alors, les aides retiraient leur blouse, endossaient une redingote et coiffaient un chapeau haut-de-forme.

La foule attendait l'aube naissante dans un silence glacé. On patientait pendant des heures. Soudain, la porte s'ouvrait. L'homme, les pieds entravés, bousculé, ahuri, était traîné jusqu'à la guillotine, poussé sur la bascule. Un bruit sec. Et le corps était jeté dans le panier de son. Déjà, les aides lançaient des seaux d'eau sur le pavé, pour effacer les traces de ce meurtre légalisé. Le fourgon s'ébranlait et traversait Paris au galop, accompagné par des gendarmes à cheval, en grande tenue et sabre au clair. »

BVD DE L'HÔPITAL – VÈME ET XIIIÈME

Afin de répondre à nos lecteurs outrés de la peine commuée de **deux assassins suite à la clémence présidentielle**, nous avons voulu rendre compte de la vie actuelle de Germaine Adscott, dite la vitrioleuse ; celle de Joseph Mariovitv, l'étrangleur d'Issy les Moulineaux.

Nous avons retrouvé la première dans le quartier des aliénées incurables, à l'hôpital de la Salpêtrière. On nous a ouvert une des loges du bâtiment. Celle-ci était si basse que comme la Seine est en crue, quelques rats glapissaient et défendaient ce nouveau territoire face à la prisonnière. Celle-ci semblait pourtant s'accommoder de leur présence, sans doute en raison de sa folie.

Joseph croupissait dans la Maison de Force et jouissait comme ses pairs de pain, d'eau et d'une pailleuse pouilleuse. N'ayant pas abandonné son caractère revêche, il revenait du réduit appelé malaise, ce cachot obscur où le prisonnier est emprisonné dans un carcan.

Nous nous souvenons des mots de La Rochefoucauld après sa visite en ces lieux :
« Il serait moins cruel de laisser périr l'espérance humaine que de la conserver avec aussi peu de ménagements ». Nous sommes d'accord avec cette maxime et réclamons à grands cris l'arrêt de ces grâces présidentielles qui font obstacle à la juste peine des criminels : la mort !

VIII) La société de l'Hétairie

La patrie

Que mon cœur et mon sang soient
consacrés.

Patrie, à te sauver.

Oui, il faut que tu soies délivrée,

Nous briserons tes chaînes !

Le forfait ne sera plus permis,

L'insolence, la trahison de l'étranger

Ne souilleront plus ton sein !

La race allemande est vieille et forte,

Pleine de fierté et de foi,

La loyauté est l'âme de l'honneur,

Ne faiblit pas, quand soufflent les
tempêtes ;

Un esprit grave et profond crée

Au cœur un tel trésor ;

Aucun ennemi ne peut nous le ravir.

Que chacun donc se rie du danger,

La liberté nous appelle tous.

La justice le veut, et cela sera vrai

De quelque sorte que les lots se
partagent.

Même si nous succombons sous le
nombre,

Nous voulons dans la nuit éternelle

Descendre glorieusement !

F. Von Schlegel, *Das Gelübde*, 1809, dans

Sämtliche Werke, Vienne, 1846, traduction de

G. Gromaire

L'heure fatale approche... Il faut vaincre ou
périr.

Pour leur Dieu, pour la Grèce, ils sauront
tous mourir.

Voûtes paisibles et sombres,

Asile de la mort,

Vous qui nous protégez et couvrez de vos
ombres,

Ah, si le sort des Grecs trahit leur noble
effort,

Écroulez-vous ! Que parmi les
décombres,

Les vils esclaves du croissant,

Affamés de carnage et de crimes,

En cherchant leurs victimes,

N'y retrouvent que du sang.

Entourez-moi, mes sœurs,

Victime volontaire,

Pamira n'a plus rien qui l'attache à la
terre.

Le Siège de Corinthe, récit
de Panùia.

Récit

AMPHITHÉÂTRE – NON LOIN DE L'HÔTEL DE VILLE – 21H00-

L'amphithéâtre était plein. Une foule bigarrée écoutait attentivement la diatribe d'un tribun qui argumentait avec véhémence sur l'état actuel de l'empire austro-hongrois.

-« L'empereur n'est aujourd'hui qu'un vieillard étourdi qui a perdu la verve d'antan des Habsbourg. Il suit sans se questionner la bande de crétins qui dirigent le gouvernement, ceux là même qui s'appuient sur un Reichsrat, assemblée couturée d'imbéciles naïfs et pathétiques, sur une administration vénale, lâche et paresseuse. Où se cache le puissant empire de jadis ? J'ai beau eu cherché, je ne l'ai trouvé nulle part. »

Un murmure parcourt alors l'assemblée.

-« Ce même pouvoir a cru bon s'aliéner tous les contestataires comme moi qui ne réclamait qu'une patrie, sans juger bon de la partager avec une pléthore d'autres peuples. Ein Volk, Ein Reich ! Le discours auquel j'ai assisté à l'Assemblée Nationale, prononcé par Fourier, abondait en ce sens : préférence nationale ! »

La rumeur s'enflait rapidement, comme une traînée de poudre attisée par l'acoustique de l'amphithéâtre.

-« Les autrichiens de souche germanique ne savent que danser la valse, les Polonais, jolis cœurs, sont des coiffeurs et des photographes de mode, les Croates et les Slovènes des fabricants de brosse et des marchands de marrons. Les Hongrois puent, tandis que les Ruthènes sont des russes travestis et traîtres. »

Les organisateurs prirent peur devant ce discours violemment xénophobe mais cette crainte restait sans fondement, les auditeurs s'amusant de cette audace inattendue.

-« Un empire, croyez-vous ? Une cour des miracles, assurément ! La défense de la patrie est une mission divine qui se doit d'enflammer vos cœurs. En Europe, et ailleurs. Nous devons propager tous nos idéaux et renverser les gouvernements sclérosés. »

L'orateur poursuivit par ces quelques vers :

-« Que mon cœur et mon sang soient consacrés.

Patrie, à te sauver.

Oui, il faut que tu soies délivrée,

Nous briserons tes chaînes !

Le forfait ne sera plus permis,

L'insolence, la trahison de l'étranger

Ne souilleront plus ton sein ! »

-« Merci d'applaudir Joseph Rothman, venu tout droit d'Autriche dans ce carrefour des idées qu'est Paris, la Babylone qui nous a tous accueillis, nous, réfugiés et proscrits aliénés de nos propres pays. »

Le mot « aliénés » ne sonna pas juste aux oreilles des auditeurs, ceux-ci ne se considérant nullement comme des étrangers en leur pays. La rumeur enfla encore, masquant à moitié les conversations de la foule. Beaucoup d'invités portaient des masques de carnaval pour préserver leur identité et il était bien difficile de connaître l'origine de son voisin. Tout au plus, quand Joseph Rothman, descendant les escaliers, se vit rapidement accosté, il n'eut pas de peine à reconnaître un membre de la société de l'Hétairie. Ces idéalistes demeuraient les chefs de file de la contestation nationaliste en Europe. Des modèles pour les autres, puisqu'ils étaient parvenus à libérer leur pays en 1829 du joug ottoman. La société ne s'était pas dissoute ; elle veillait désormais sur le patrimoine culturel de la Grèce Classique en aidant les missions archéologiques françaises de son soutien financier.

Le quidam portait le masque de la comédie grecque. L'équivalent tragique de ce masque était accroché à sa ceinture. Le costume très simple du grec contrastait avec la flamboyance de l'ensemble porté par l'autrichien. Les deux hommes se saluèrent avec respect.

PONT DE LA CONCORDE – 21H50.

-« Alors, en êtes vous intimement convaincu désormais ? »

-« J'en suis désolé mais notre petite visite ne m'a pas entièrement convaincu. »

-« N'avez-vous pas fait physiquement l'expérience du mal-être quand nous étions tout à l'heure Rue de la Mortellerie, point de départ de l'épidémie de choléra de 1832 ? »

-« Certes, je conviens que vos talents d'hypnotiseur, basé sur une efficace suggestion, m'ont donné des haut-le-cœur »

-« Monsieur, vous avez également senti cette formidable énergie au sommet de la tour St Jacques ».

Joseph Rothman avait en effet ressenti cette fugace surpuissance depuis ce pivot central, centre de croisée des avenues haussmaniennes, centre du carrefour entre Rivoli et Sébastopol, qui concentrerait, selon les dires de son mystérieux guide, les énergies drainées par la vie des parisiens et par les activités inquiétantes du sous-sol la ville.

-« N'avons-nous pas ensuite causé sur le nécessaire déclin des civilisations lorsque nous arpentions la rue St Denis, jadis artère richissime de Paris, aujourd'hui havre de la prostitution en plein air ? N'avez-vous pas corroboré mes propos en reprenant l'exemple de votre Autriche-Hongrie ? »

-« Certes, et ce qui m'a le plus impressionné est votre discours sur le mysticisme égyptien dans le quartier du Sentier, sous les passages du Caire. »

Souvenir d'autant plus marquant qu'une statue de Sphinx semblait le fixer pendant que le fidèle de l'Hétairie lui expliquait le sens des hiéroglyphes, des lotus sculptés sur les façades, justifiant la volonté occulte de Napoléon de marquer Paris de cette spiritualité à laquelle il avait semble t'il été initié.

-« Souvenez-vous de votre effroi quand je vous ai fait revivre les pogroms médiévaux qui avaient dévasté ce quartier alors que nous contemplions la synagogue du juif portugais. »

Rothman se remémorait les cris, les hurlements, les visions de bûcher, les foules vengeresses.

-« J'en reviendrai donc à mon propos principal : vous, Joseph Rothman, n'êtes pas entouré par de simples pierres inanimées extraites des carrières de Fontainebleau, dont l'histoire se limite au travail du paveur et des convoyeurs de la Seine. Paris est une ville *vivante*, dans tous les sens du terme, ce paradis de la contestation que vous semblez affectionner est bâti sur l'amoncellement des cadavres qui ont jalonné l'histoire. Notre travail est de boucharder cette réalité, de tout déconstruire Paris du regard pour en comprendre les forces surnaturelles d'aujourd'hui. ».

Rothman se souvenait en effet de la double vue que le grec lui avait fait partager, de cette guillotine sanguinolente qui trônait place de la Nation, rebaptisée à partir de la sinistre place du trône renversé de 1792.

-« Je ne comprends par quel prodige vous a octroyé une telle connaissance, une telle clairvoyance, vous qui appartenait à cette Hétairie, vieille à peine depuis 60 ans, dont le savoir ne semblait pas dépasser le cadre de l'Acropole ou de la statuaire grecque classique ? ».

-« Je pourrais vous faire ressentir les vibrations des pierres qui ont servi à bâtir ce pont de la Concorde. Elles ont été directement prélevées sur les ruines fumantes de la Bastille alors que celle-ci se faisait démanteler. Les lieux symboliques de Paris ne sont pas forcément ceux auxquels on pense en premier. Nous sommes, disons une filiale du Grand Cabinet d'Architecture Divine.»

Rothman frissonna de nouveau, songeant à la furie de l'appareil d'Etat révolutionnaire et au meurtre de masse qu'il commit lors de la Terreur.

-« Je vous invite de nouveau à notre petite sortie culturelle du soir. Un émigré hongrois, oui, de ceux que vous appelez hongrois puants, m'a donné rendez-vous au cimetière de Lachaise. Il serait temps de passer des simples réminiscences à la pratique pure. Vous pouvez nous accompagner si vous le désirez, vous montrez des prédispositions à la clairvoyance. »

-« En quoi consiste l'objet de cette expérience *culturelle* ? »

-« Nous allons prendre contact avec les esprits des fusillés de la Commune de Paris qui ont été piégé dans le cimetière. Le témoignage de ces malheureux devrait vous intéresser au plus haut point, ce sont des modèles d'héroïsme patriotique. Le spirite hongrois est expert en la matière. Vous ne risquez rien. Seuls les esprits swahilis sont dangereux, comme les indigènes dont ils

sont issus ». Le rire sardonique du grec brisa le silence de la ville. Ils étaient comme seuls au monde.

Rothman s'inquiétait de cette perspective. La discussion autour de la mortalité de l'homme et de ses civilisations attisa néanmoins sa curiosité. Que pourraient bien révéler les âmes de ces infortunés, si jamais elles apparaissaient ? Rothman suivit son curieux interlocuteur, prenant la direction du nord et du cimetière du Père Lachaise, pour le meilleur et surtout le pire. Il se sentait néanmoins prisonnier de ce gigantesque damier mystique qu'étaient Paris et ses rues séculaires.

A deux pas de là...

PLACE DE LA BASTILLE – XI ÈME

Il y a longtemps que la mémoire des parisiens a occulté la sinistre forteresse, symbole de l'arbitraire absolutiste, érigée sous Charles V pour faire barrage aux anglais en réquisitionnant les oisifs (système de presse dont devrait s'inspirer le gouvernement actuel).

Un membre éminent de la société archéologique de Paris vient de révéler une anecdote amusante sur l'incapacité des services de la ville à réaliser correctement leur travail. Nombre de badauds ont déjà emprunté l'escalier à rotonde qui, au pied de la colonne de la Bastille, mène aux caveaux et à la salle de 16 m de diamètre qui sert de mémorial aux 600 morts de la Révolution des Trois Glorieuses de 1830. Il semblerait que par souci d'économie, un directeur de musée indélicat y ait adjoint les restes de quelques momies égyptiennes de la collection personnelle de l'empereur Napoléon, puisque ces dernières s'altéraient en dehors d'un tombeau. A croire que l'innocuité de ce monsieur conjugué à son indélicatesse envers l'histoire fait de ces princes du Nil des héros de la Résistance française à la monarchie. De grâce, attention à la confusion des genres !

AVENUE DES GOBELINS - VÈME ET XIIIÈME

Un **nouveau corps a été retrouvé** avenue des Gobelins ce matin, par quelques ouvriers de l'usine de métallurgie. C'est la quatrième victime cette semaine. Las du silence des autorités, nous avons interrogé cette fois une riveraine, qui a le mérite de l'anecdote folklorique. Pour elle, je la cite, il ne peut s'agir que « **du moine bourru** qui hante le canal de la Bièvre depuis maintenant deux siècles ». Interrogée sur l'identité de ce moine, elle répond qu'il est « comme un gobelin des légendes, mais fantomatique pour surprendre tous les flâneurs absorbés par les eaux du canal ». Il aurait été aperçu à de nombreuses reprises par les habitants du quartier. Gageons que l'immonde cloaque, le foyer de peste, l'exutoire de crasse qu'est devenu la Bièvre a fait naître quantité d'hallucinations chez le voisinage. Il convient désormais à la police de prendre ses responsabilités pour arrêter le meurtrier et soulager cette populace crédule prompte à se forger des légendes urbaines.

VAL DE LA BIÈVRE

La **rivière de la Bièvre** enchantait des générations de parisiens avec son atmosphère bucolique que suggère son étymologie (béfar, la castor). Ce chemin buissonnier serpentant à travers les plaines a pourtant bien changé. Dès le XIIème siècle, les moines de St Victor en canalisèrent le cours pour leurs moulins, relayés par le roi soucieux d'alimenter ses douves. Ce cloaque privé d'une partie de son eau courante dut être couvert quand les teinturiers de draps s'installèrent à proximité. Haussmann lui refusa le seul honneur qui lui restait : se jeter directement dans la Seine, la dérivant dans le collecteur de Clichy. La Bièvre n'est plus qu'un ruisseau d'immondices menaçant d'incuber toute sorte d'épidémie. Le dévoiement de la nature par l'industrialisation galopante.

BOULEVARD MÉNILMONTANT – XÈME

Nouveau privilège aboli dans des temps reculés : celui de **Maître des Mines de France**. La charge créée puis abandonnée sous la royauté est de nouveau pourvue. En effet, les éboulements causés par les exploitations minières sauvages ont par le passé endeuillé le quartier. Cette exploitation avait échappé au contrôle des autorités depuis 1601 et l'exemption de la dîme des carrières. Désormais, le

Maître des Mines, connaisseur du réseau souterrain, régit les dynamitages des « trous de gruyère » les plus dangereux.

IX) Père Lachaise

Récit

Avertissement :

Malgré tous nos efforts, nous n'avons pu reconstituer intégralement le récit que Rothman fit de son voyage au cimetière du Père Lachaise en cette nuit de décembre 1889.

CIMETIÈRE DU PÈRE LACHAISE – 22H10.

Rothman eut un mouvement de recul avant de franchir le mur d'enceinte du cimetière. La pluie avait cessé et seule la pleine lune dispensait sa lumière généreuse, palliant au déficit de l'éclairage public. Les ombres l'effrayaient ; les monuments funéraires, les statues aux silhouettes torturées, le hululement de chouettes, les passages fugaces de chats de gouttière nimbaient l'endroit d'hallucinations et de mystères. Le vent s'estompait une fois à l'intérieur mais le froid lui sembla s'accroître.

Le jeune autrichien eut une vision évanescence que lui suggérait son mentor : le cortège des charrettes remplies de crânes et de tibias vers la Porte d'Enfer, quand Napoléon ordonna le transfert des restes de nombreux parisiens hors des fosses communes.

-«Bienvenu dans ce royaume des morts qui n'est point terre consacrée. Sur le modèle de la ville, le cimetière est un modèle de salubrité et d'aération, les énergies telluriques y circulent librement et facilitent nos tentatives d'évocation ».

L'hellène troqua son masque de Comédie pour celui de Tragédie. Rothman le vit rejoindre les ombres d'autres hommes qui l'attendaient de derrière un tombeau. Leurs amples capes ne permettaient pas leur identification, leurs masques non plus.

-«Voici le tombeau de Berthe de Courière la kabbaliste. Il est de coutume d'y offrir en pèlerinage des chats et des rats morts. » Le grec ajouta le geste à la parole.

-«Si vous préférez, vous pouvez tenir compagnie à mademoiselle Dias Santos. Elle adore la compagnie de jeunes hommes sachant valser. Son testament promet une fortune à celui qui s'enfermerait un an dans sa crypte. Votre galanterie pourrait vous le commander. »

Rothman reconnut l'accent haché du hongrois qui déclamait son invitation les bras ouverts, laissant apparaître une chemise à collarine d'un blanc immaculé. Comme s'il s'agissait d'un seul homme, les six hommes tournèrent les talons et avancèrent furtivement dans les allées du cimetière.

Il arrivèrent en vue du cimetière juif. Ce dernier était clos, comme si l'on voulait reproduire dans ce royaume trépassé la ghettoïsation vécue de leur vivant. L'administration y laissait ses molosses de surveillance qui provoquaient attaques et immondices. Ils demeuraient étrangement calmes à l'approche du groupe, les yeux rivés sur leur chef de file hongrois. Ils doivent sentir en lui une odeur amicale se dit alors Rothman.

-« Beaucoup de kabbalistes viennent pratiquer les arts interdits dans ce petit cimetière. Ils invoquent les esprits de leurs ancêtres pour leur demander conseil. Regardez cette stèle et son épitaphe : *TNZBH soit Tehe Nishmato Zezorah Bizeror Ha hayyim* soit « que son âme soit liée au faisceau des vivants ». La conviction dans une vie éternelle rassure énormément. » Le grec semblait particulièrement enjoué lorsqu'il prononçait ces dernières phrases.

-« Si je puis me permettre, mon éducation religieuse impose le respect de la tranquillité des morts. » lui objecta Joseph.

-« Vous découvrirez toutes les limites de votre éducation dans un moment ».

La discussion détendant le jeune initié, ils passèrent auprès de monuments s'inspirant de l'architecture mortuaire égyptienne. Devant l'un d'eux se dressait un court obélisque avec un visage pharaonique qui

imposait le silence de son doigt sur la bouche. Des disques ailés symbolisaient le temps qui passe, inéluctable. Une tombe du nom de Sacchet avait même la forme d'une pyramide.

L'objectif final de leur escapade nocturne se dévoila bientôt : l'immense fosse commune érigée en mai 1871 pour recueillir les corps des martyrs de l'insurrection de Paris. Une courte inscription funéraire signalait ce lieu de mémoire et de recueillement.

Le hongrois fouilla dans sa besace pour en sortir des bougies sanglantes et un vieux manuscrit. Le livre avait été cadenassé, sa couverture renforcée et ne comportait pas le moindre titre. L'occultiste réunit les autres fidèles devant le mur de la Commune sur lequel se reflétait l'ombre triangulaire de la pyramide. La lune semblait avoir atteint un zénith au sommet de celle-ci. Il traça au sol un glyphe très simple en forme de pupille fermée puis y prit personnellement place. Il marmonna d'abord ses formules oubliées dans une langue morte puis sa voix grave emplît peu à peu l'espace du rituel pour assourdir l'ouïe des protagonistes. Chaque mot martelait le crâne du pauvre Rothman qui se demandait bien ce qu'il faisait là.

PÈRE LACHAISE – TOMBE 1993, 52^{ÈME} DIVISION – 22H20.

Un appel venant du fonds des âges. Un endormissement profond. Ouvrir les paupières que l'on n'a plus. Sentir la pesanteur dans les muscles et les membres qui refusent de quitter l'horizontalité de la bière. Une étincelle de conscience mais pas de pensée structurée.

Les textes du Livre des Morts peints à l'intérieur du mausolée pyramidal de JL Sacchet vibraient à l'unisson avec la voix grave qui les déclamait. Le corps embaumé de Sacchet se raidit pour se relever à moitié, les yeux écarquillés à la recherche d'une moindre lumière. L'art du bien mourir des égyptiens lui commandait d'aller quérir des serviteurs pour l'accompagner dans les vicissitudes d'une vie dans l'au-delà. Les paroles prononcées lui enjoignaient de chercher ceux-ci à quelques pas de là, tels des offrandes, hors de son tombeau. La silhouette nue de la momie se redressa complètement et entreprit de marcher.

PÈRE LACHAISE – MONUMENT DES FUSILLÉS DE LA COMMUNE – 22H25.

Les participants du rituel reproduisaient une transe mystique à laquelle les avait préparé leur entraînement psychique. Joseph Rothman vivait plus un mal de tête atroce qu'une extase spirituelle. Regardant à côté de lui, il était saisi de l'impression grotesque que lui laissaient ces corps masqués se balançant au gré de la litanie ; on eut dit un rassemblement d'étudiants un mardi-gras en quête de sensations fortes pour faire retomber leur ivresse.

Peu assidu au rituel, l'opposant autrichien se retourna et aperçut une silhouette indistincte qui avançait vers eux, masquée par l'ombre d'un ange pétrifié tentant de voler à tire d'aile. Bien que la démarche lui semblât incongrue, l'idée germa quant à l'intervention d'un garde municipal qui venait mettre fin à cette glorieuse tentative de découvrir les secrets de l'immortalité. Des nuages ternirent l'éclat de la lune. Le gardien de cimetière s'approcha du membre de l'Hétairie. Il posa ses mains sur ses épaules, pour le réveiller de la transe.

Joseph entendit les omoplates craquer sous la pression. Ce qui lui avait paru être un gardien lâcha un long feulement en levant le visage au ciel.

Joseph Rothman prit la fuite. Il courut à perdre haleine dans les passages obscurs entre les arbres dénudés par l'hiver. Il dépassa sans y prêter attention le démon ailé qui veillait à la tranquillité d'Oscar Wilde. Une ombre passa au-dessus de sa tête ; il mit le phénomène sur le compte des nuages qui traversaient le ciel à vive allure. S'en assurant en levant le regard, il trébucha sur une dalle et s'étendit de tout son long sur le caveau de Roussel. Celui-ci reproduisait les 32 cases d'un échiquier. Joseph Rothman aperçut les chaussures impeccablement cirées du hongrois, juste devant lui. Un sourire sardonique inondait son visage blême, mis en valeur par la lumière lunaire.

-« Echech et mat, l'autrichien » lui signifia t'il, alors que sa canne traversait la poitrine du malheureux.

Non loin de là

PLACE MAZAS – XIIÈME

La préfecture de Paris a ordonné la réfection des bâtiments de la morgue publique place Mazas, sous le patronage du délégué du 12^{ème} arrondissement. Le bâtiment, pillé par les communards, s'était agrandi depuis les révolutions successives et s'était doté d'un matériel plus moderne pour faire face à l'inflation de la « clientèle ». Frigidaires, salles de dissection, salle de cours, vestiaire permettent d'accueillir les chirurgiens, anatomistes, criminologues, médecins légistes qui assistent la plupart du temps le travail de la police.

Vous pourrez jauger de l'excellent humour de notre greffier en place, Clovis Pierre.

Comme un séjour on ne peut plus tranquille

Mais, quelque soit le temps ou la saison

Si vous avez besoin d'un domicile

Ah ! ne venez jamais dans ma maison !

AVENUE CHOISY – XIIIÈME

La trousse de médecine découverte dans cette même rue en 1880 vient de trouver acquéreur aux enchères. Nous rappelons à nos jeunes lecteurs que la découverte portait sur **une trousse de médecine gallo-romaine** d'excellente facture, avec un ensemble de 17 instruments et 5 étuis à onguents encore emplis de poudre, à dorure argent et or. L'acheteur a souhaiter conserver l'anonymat. Le laboratoire de la faculté de médecine de Paris n'était pas parvenu à identifier les composants de ces poudres.

CANAL SAINT MARTIN

Ce canal destiné à désengorger le fleuve est encore « vivant » de l'Arsenal à La Villette. Ses abords sont constellés de cabarets qui expliquent les multiples incidents subis par les haleurs qui tombaient dans ses eaux troubles. Centre de commerce et obstacle aux manifestations révolutionnaires de ce quartier remuant, **le canal est en partie souterrain depuis l'Arsenal**. Ce passage, cheminant sous la colonne des Trois Glorieuses, est un véritable coupe-gorge jusqu'à la section Haussmann. Il est ensuite éclairé par des oculis donnant un aperçus sur les marchés de la surface. Des péniches viennent parfois briser le silence des lieux. Certains embranchements mènent directement au réseau informel de carrières et de catacombes qui constellent le reste du sous-sol.

RUE DE LA SANTÉ – XIVÈME

Une **gigantesque lézarde** est apparue ce matin sous les yeux des badauds effarés sur le trottoir ouest de la rue de la santé. Nous rappelons à nos jeunes lecteurs que des effondrements s'étaient déjà produit en le 21 juin 1876 (n°60+62+64) et le 30 juillet 1880 (un gouffre de 20 m de large au ras de l'immeuble 79/81 du boulevard St Michel). Combien de temps encore avant que les autorités ne prennent conscience que le ventre de Paris réclament les pauvres puces que nous sommes ? La perspective de vivre au-dessus d'un immense gruyère ne réjouit que peu de nos concitoyens !

X) Epilogue

Brèves du Journal Illustré, hiver 1889.

Un meurtre horrible a eu lieu près de la place Hébert hier en fin d'après-midi. Une jeune femme du nom de Adrianna Willstätter, accompagnée de sa jeune fille Adrianna, a été attaquée par un déséquilibré sorti de la fumerie d'opium Fantasia. Les services de police, alertés par l'attentat qui eut lieu au même moment (voir la première page de notre journal), sont arrivés rapidement sur les lieux pour maîtriser le criminel, non sans peine, puisqu'il fallut trois balles pour arrêter le forcené. Malheureusement, il était trop tard pour sauver la victime poignardée sauvagement à la gorge. Son bourreau est actuellement en garde à vue au commissariat du XVIIIème arrondissement. Le porte-parole des autorités affirme que la préfecture va juger sérieusement des effets pervers que cette drogue asiatique procure au prolétariat parisien. Adrianna Willstätter était la femme du député allemand qui avait débattu dans l'hémicycle de l'Assemblée Nationale pour le rapprochement de nos deux nations. Ingénieur chimiste, il semble avoir tout perdu de son voyage en France.

Alors qu'il rentrait tranquillement chez lui en costume de ville, le député Favreau, représentant une circonscription minière du département du Nord, a échappé de justesse à une tentative de meurtre perpétrée par sa propre femme, Clotilde de Favreau. Cette dernière, visiblement folle, avait tenté de vitrioler son mari pour une raison qui nous échappe encore. Le député eut juste le temps de retourner le flacon mortel mais le liquide se déversa sur le visage de sa femme, désormais hospitalisée à l'hôpital des aliénés le plus proche.

Le docteur Killian a fait une chute mortelle depuis le sommet de la Conciergerie et s'est écrasé sur le parvis, en face du quai de la Seine. Ce gentilhomme était un praticien reconnu et respecté, bien qu'il ait eu des querelles de voisinage place des Vosges. Le motif de cet acte désespéré est imprécis, quelques témoins l'auraient vu sortir précipitamment d'un troquet de la rive gauche, comme s'il eut été poursuivi par une cohorte de démons des enfers. Un illustre homme de science s'en est allé, de même qu'un promoteur de l'amitié franco-anglaise. Une brigade de Scotland Yard devrait arriver sur les lieux pour enquêter.

Vaste coup de filet dans les milieux anarchistes. Une brigade a arrêté une bande d'anarchistes qui donnaient conférence dans un minable troquet de la rive gauche. Parmi eux ont été retrouvés les luddistes qui avaient fait sauter la locomotive dans la banlieue sud, à Bourg la Reine. L'intervention n'a pas fait de victimes, mais l'inspecteur Bertillon qui la dirigeait a disparu alors qu'il était entré auparavant en reconnaissance. L'interrogatoire et la fouille des locaux se poursuit. Bertillon était le neveu de notre ancien préfet de police, célèbre grâce à ses travaux sur l'anthropométrie qui permet de dresser le portrait des criminels à partir de leurs caractères physiques.

Récit

TROQUET DES ANARCHISTES - 23H50.

Bertillon et Killian se trouvait en face du troquet. Il avait eu peu de peine à retrouver la trace du criminel. Le terroriste qui avait fait exploser le fiacre était arrivé dans le service de police en même temps que le corps de la victime de Lutèce à la morgue. Dans l'un des couloirs étroits de la préfecture, le forcené s'était brutalement tu lorsqu'il croisa la dépouille de son camarade. Grâce aux méthodes d'interrogatoire "psychologique" des fonctionnaires en place, l'anarchiste avait rapidement donné l'identité du malheureux tout en certifiant que les déformations dont il avait été victime n'apparaissait pas à l'heure où ils étaient sortis furieux du bar des anarchs.

L'inspecteur écarta toute tentative d'opération d'envergure pour arrêter les présumés coupables. Il ne voulait pas donner l'alerte et qu'aucun ne puisse s'échapper par une porte ou un passage dérobé. L'habitat était en cet endroit très dense et la fuite par les toits demeurait une pratique courante chez les interpellés.

C'est donc le plus simplement du monde que le policier et le légiste devait se rendre sur place et appréhender au mieux les prévenus, au pire les risques encourus.

L'ouverture de la porte laissa s'échapper une âcre fumée de tabac bon marché. L'absence de chaleur, en rapport avec l'extérieur, frappa d'emblée les deux hommes. Seul le tenancier et un personnage assis, absorbé par ses cartes, peuplait l'infâme bouge. L'odeur persistante des clopes éveillaient la méfiance de Bertillon. Les deux invités commandèrent leur bière d'orge et s'assirent à la table du seul autre convive.

Ce fut le docteur Killian qui fut le plus frappé par les caractères physiques du personnage. Il était de bon ton, dans la mode romantique, d'être pâle, livide, verdâtre, un peu cadavéreux s'il était possible. Cela donnait un air à la fois fatal, glamour, rongé par le remord ou la passion, de quoi sensibiliser toute femme qui s'apitoierait sur votre fin prochaine. Un pourpoint de velours noir emboîtait la poitrine et se laçait derrière bien que cela ne fût le cas: en sous-imposition, une chemise blanche à cœur décolleté jusqu'au ventre et retenu par un seul bouton (encore un diktat de la mode!) devait se fermer avec l'ample cravate à taffetas à nœud bouffant qui pendait de la poche intérieure. Ce genre d'accoutrement était la cible de quolibet sous la Révolution: le col de chemise semblait guider, par son ouverture, le trajet de la guillotine devant décoller l'homme condamné. Comme si la suprême majesté commandait de s'habiller avec élégance et praticité jusqu'à la dernière heure!

Killian n'avait cependant nullement envie de rire. La courte mâchoire et le front fuyant du personnage, avalé au sommet par un court haut de forme, mettaient en valeur le regard perçant et inquisiteur qui se dégageait de petits yeux maladifs. On eut dit que toute la vie qui s'échappait du reste du corps se réfugiait dans ces deux fentes d'où l'âme était censée ressortir. Des reflets rougeâtres s'échappaient de l'iris, ajoutant au pathos dégagé par le joueur de cartes.

A mi-mots, celui-ci proposa à Bertillon une aimable partie de tarot. L'inspecteur se détendit, comme si l'enquête venait de se terminer pour lui. Restait l'interrogatoire qu'il pensait vivre comme une formalité.

- "J'aimerais jouer avec vous mais je voulais m'assurer que vous déteniez bien toutes les cartes du jeu" ajoutant à la parole le lancer de la carte du *Pendu* retrouvé sur le mort des arènes de Lutèce.

- "Cela vous rend d'autant plus aimable de me l'avoir rapportée. Cela prouve votre volonté de jouer."

Le ton monocorde ne traduisait aucune émotion, au détriment de ce qu'attendait Bertillon.

- "Je voudrais simplement comprendre ce qui vous anime. Pourquoi avoir mutilé votre ancien sous-fifre, pourquoi avoir chassé l'autre du troquet, comment avoir été simultanément dans deux quartiers éloignés de Paris?" L'inspecteur jeta une carte: l'*Hermite*.

- "Votre recherche de connaissance vous honore." Le joueur posa ostensiblement sa carte *Tempérance*.

- "Il fallait que je remette ces deux tourtereaux dans le droit chemin. Je suis leur guide, je me dois de veiller à la crédibilité de leurs positions. Leur extrémisme me desservait".

- "Vous semblez prendre votre combat personnel trop à cœur, au point d'en oublier un principe élémentaire du pays qui vous a accueilli : la justice collective ». D'un revers de la main, le détective lança sa carte barrée de l'emblème de *la Justice* : la déesse Thémis. L'individu se mit à sourire.

- « Vous oubliez que votre pays a longtemps fait pencher la balance du côté qui l'arrangeait. » A ces mots, l'étranger dévoila une partie de son cou. Une vilaine cicatrice lui barrait le côté gauche, sans que l'on y distingue de veine jugulaire. Le docteur Killian hoqueta de douleur : la vision d'une exécution à la hache lui avait traversé le crâne et le réalisme de la scène lui coupa le souffle. « Fort heureusement, ses bourreaux sont moins expéditifs que ses magistrats ». Il déchira sa carte, la posa, pour dévoiler les deux moitiés de l'arcane 20, portant l'insigne du *Jugement*.

- « Votre jeu s'étiole. Vous me posez l'arcane du Jugement céleste. Je vous parle de procès terrestre. Celui que vous allez subir pour le meurtre de ces deux marginaux, qui n'en sont pas moins hommes quoique criminels à leurs heures ». Bertillon résistait difficilement à l'emprise du regard de son prévenu.

- « Je ne pense pas être justiciable. » *Le Diable* apparut, face retournée, couvrant *la Justice*. - « Voilà bien longtemps que j'ai été damné. Je suis conscient de mes erreurs. Celles de ne pas avoir mis à profit les talents que me donna le diable. L'avenir m'appartient et vous avez déjà un pied dans le passé. » Bertillon voulut apposer une carte mais le réflexe surnaturel de son adversaire bloqua son bras : c'est la *Maison Dieu* qui prit place sur le tas. « Je suis un être prométhéen. Je vous suis grandement supérieur. Je n'ai pas vos limitations émotionnelles terriblement humaines ». L'étranger foudroya du regard le docteur légiste, qui s'écroula de son tabouret comme s'il s'était assis sur un charbon ardent. Chaque pore de sa peau livide exhalait un parfum de malévolence.

De sa main gauche, Bertillon lutta pour finalement jouer sa carte du *chariot*.

- « Très habile, petit inspecteur. » L'étranger porta ses mains au menton, dans un geste de profonde réflexion. « Le chariot montre le fragile équilibre entre les abîmes. Vous m'avez démasqué depuis longtemps. Cependant, il est bien trop tard pour agir. Peut-être aurez-vous la satisfaction d'avoir mené cette enquête exempte d'interpellation ? Je vais pour ma part vous précipiter derechef dans l'abîme de la mort nue. » A ces mots, le monstre fit glisser habilement une carte hors de sa manche : l'arcane 11, *la Force*, la figure de Gilgamesh, qui tenta d'apporter aux hommes l'immortalité.

La silhouette de l'accusé se troubla, s'évanouit ; Bertillon sentit sa présence menaçante dans son dos. Il abattit ses deux dernières cartes, auxquelles il devrait un salutaire répit. La stryge stoppa net à la vue de l'arcane sans nom, la *Mort*, barrée du *Mat*, arcane sans numéro.

- « Vous n'appartenez plus à ce monde. Vous êtes mort et je vais parachever votre état. Comme mon atout vous le prouve, je suis initié, je n'ai aucun compte à vous rendre, vous et vos petits maléfices. »

Sur cette dernière parole, Bertillon empoigna un pieu en bois acéré et se jeta sur le vampire.

Une fin de siècle à Paris: Copyright Yann Lefebvre 2004

Crimes : Copyright Yann Lefebvre 2001-2004